FACULTE DE MEDECINE DE PARIS
SAINT-ANTOINE

ANNEE 1972 N° 89

THESE

pour le

DOCTORAT EN MEDECINE

DIPLOME D'ETAT

par

Jean-Claude ROBELIN
né le 30 mars 1945 à Yerres (Essonne)

Présentée et soutenue publiquement le

1972

MEDECINE ET CULTE D'ESCULAPE A ROME PENDANT L'ANTIQUITE

Président : M. le Professeur G. LELORIER

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS
SAINT-ANTOINE

ANNEE 197 N°

T H E S E

pour le

D O C T O R A T EN M E D E C I N E

DIPLOME D'ETAT

par

Jean-Claude ROBELIN
né le 30 mars 1945 à Yerres (Essonne)

Présentée et soutenue publiquement le

MEDECINE ET CULTE D'ESCULAPE A ROME PENDANT L'ANTIQUITE

Président : M. le Professeur G. LELORIER

UNIV.
LEIDEN
BIBL.

A ma femme
qui me fut une aide précieuse
dans la réalisation de ce travail

A mes parents

A Pierre

A Monsieur le Professeur Agrégé

Guy LELORIER,

Gynécologue Accoucheur des Hôpitaux,

qui nous a fait le très grand honneur

d'accepter la présidence de cette thèse

et de nous accueillir au sein de son service

En témoignage de notre respect

A notre Maître,

Monsieur le Professeur Agrégé

Claude GUILMET

Chef du Département d'Anesthésiologie

de l'Hôpital Saint-Antoine,

qui nous enrichit par son enseignement

et par ses qualités d'homme et de médecin.

En témoignage d'admiration et de gratitude.

Au Docteur Maud KAHN

Au Docteur Alfred TEMELIS

qui ont contribué à l'enseignement
de notre spécialité,
et dont les conseils nous furent chaque jour
si profitables

En témoignage de notre reconnaissance.

A nos MAITRES

à la FACULTE de MEDECINE de PARIS

A mes collègues

A mes amis

UNIVERSITE DE PARIS VI

FACULTE DE MEDECINE SAINT-ANTOINE

-:-:-:-

Professeurs titulaires

MM.	ANDRE R.	Hématologie
	BRISSAUD H.	Pédiatrie
	BROCARD R.	Médecine
	BUGNARD L.	Biophysique
	CAROLI J.	Médecine
	CERBONNET G.	Chirurgie
	CHERIGIE ED.	Radiologie
	CHIGOT P.L.	Chirurgie infantile
	CONTE M.	Médecine
	DAGUET L.	Bactériologie
	DEBRAY J.	Médecine
	FLABEAU F.	Chirurgie
	GERBEAUX J.	Thérapeutique
	GOSSET J.	Chirurgie
	HUGELIN A.	Physiologie
	LAPLANE R.	Pédiatrie
	LELORIER G.	Obstétrique
	LOEPER J.	Médecine expérimentale - Immunologie
	LOYGUE J.	Chirurgie

MM.	MAROIS M.	Histologie
	MERGER R.	Obstétrique
	MILHAUD G.	Biophysique
	NICK J.	Neurologie
	ORCEL L.	Anatomie Pathologique
	PERRAULT M.	Médecine
	POLONOVSKI Claude	Pédiatrie
	POLONOVSKI Jacques	Biochimie
	RICHET G.	Néphrologie
	WOLFROMM R.	Médecine

-:-:-:-

Professeurs sans chaire

MM.	BRICOUT	Bactériologie, Virologie
	CHALUT J.	Radiologie
Mme	CHAPUT A.	Stomatologie
MM.	DUHAMEL G.	Hématologie
	GIRARD F.	Physiologie
	GOLVAN Y.J.	Parasitologie
	LESTRADET H.	Pédiatrie
	PICARD J.	Biochimie
	ROUX Ch.	Embryologie

-:-:-:-

Maîtres de conférences Agrégés

MM.	AKOUN G.	Médecine
	ARDAILLOU A.	Physiologie
	BAUX S.	Chirurgie
	BITKER M.	Urologie
	BOURY G.	Chirurgie
	CATINAT J.	Médecine
	CHEYMOL G.	Pharmacologie
	CHOUARD Cl.	O.R.L.
	CLOAREC M.	Médecine
Mme	COMBRISSON A.	Immunologie
MM.	CONTAMIN F.	Médecine
	COSCAS G.	Ophtalmologie
	DAUTRY P.	Chirurgie
	DELIGNE P.	Anesthésiologie
	DOYON D.	Radiologie
	DRY J.	Médecine
	FOUET P.	Thérapeutique
	GAUTIER H.	Physiologie
	GRUNER	Chirurgie infantile
	GUILMET Cl.	Anesthésiologie
	GUIRAUDON G.	Anatomie
	HERMAN D.	Médecine
	HUGUET C.	Chirurgie
	HUGUIER M.	Chirurgie
	JACQUILLAT C.	Hématologie
	LASFARGUES G.	Pédiatrie
	LEVY V.G.	Médecine
	MALAFOSSE M.	Chirurgie
	MENSCH B.	Biophysique
	MERY J.Ph.	Néphrologie

Mme	MIGNON F.	Néphrologie
MM.	OPOLON J.P.	Médecine
	PIERON R.	Médecine
	PAQUELIN	O.R.L.
	PISSARRO B.	Médecine Préventive
	POULET J.	Médecine
	RAMPINI C.	Biochimie
	RICHARDET J.M.	Pédiatrie
	ROLAND J.	Anatomie Pathologique
	SALAT J.	Obstétrique
	SALMON C.	Hématologie
	SANTARELLI J.	Obstétrique
	WARGON	Médecine expérimentale
	WEINMANN S.	Biochimie

-:-:-:-

Enseignants associés

M.C.A. Associé - M. ELIAKIS Em. Médecine Légale

-:-:-:-

Enseignants contractuels

M. KIRSCH F. Physiologie Biochimie

INTRODUCTION

" On ne connaît bien une science
que lorsqu'on en connaît l'histoire."

(Auguste Comte)

Parmi tous les grands noms qui évoquent la médecine, Esculape occupe une place à part, teintée d'un certain mystère, dû sans doute à ses origines divines.

Célèbre surtout en Grèce, et notamment à Epidaure, la médecine d'Esculape est trop souvent méconnue à Rome malgré son caractère original et le rôle important qu'elle y joua. En effet, dans l'histoire de la médecine,la médecine romaine fait un peu figure de parent pauvre, et seul le nom de Galien (1er s. ap. J.C.) est célèbre. Il ne faut pas en conclure que l'art de soigner y fut inexistant et que les Romains en aient ignoré les possibilités pratiques. Il y avait en fait deux sortes de médecine : l'une, centrée sur le culte d'esculape et exercée par ses prêtres,

l'autre, directement inspirée d'Hippocrate, et exercée par des médecins grecs laïcs. Cette dernière étant la mieux connue, nous allons nous attacher à l'étude de la première afin d'en montrer l'importance.

Médecine et religion y sont intimement mêlées, comme ce fut toujours le cas dans les civilisations à leurs origines. Cette médecine sacerdotale existait aussi chez les Incas et les Egyptiens, par exemple, et se rencontre encore aujourd'hui chez les peuplades primitives d'Afrique ou d'Océanie.

Voici le plan que nous allons suivre pour essayer de mener à bien notre étude :

Dans une première partie, après avoir pénétré rapidement dans la mythologie de la légende antique, nous situerons ce dieu dans le milieu médical et religieux de l'époque et essaierons de voir quelles étaient ses attributions précises.

La deuxième partie sera consacrée à l'étude de l'introduction de ce culte et de cette médecine à Rome, qui nous est connue par différents textes.

Ensuite, en troisième partie, nous décrirons le sanctuaire, véritable hôpital, que le dieu avait à Rome, dans l'île tibérine. Nous savons fort peu de choses sur les autres monuments qui lui furent consacrés par la suite.

Puis, grâce à divers témoignages littéraires et épigraphiques antiques, nous étudierons le rituel du culte d'Esculape, autrement dit l'exercice de cette médecine telle qu'elle se déroulait à Rome. Cela fera l'objet de notre quatrième partie.

Dans une cinquième et dernière partie, nous aborderons des aspects encore plus concrets, à savoir l'étude de l'incubation (qui tenait lieu de consultation), et des prescriptions.

Enfin, après avoir très brièvement mis en parallèle la médecine religieuse asclépienne et la médecine laïque hippocratique, nous tirerons les conclusions de notre étude, sans avoir aucunement la prétention d'avoir résolu toutes les difficultés rencontrées.

P R E M I E R E P A R T I E

ORIGINE DU CULTE D' ESCULAPE

ET

SITUATION DE CE DIEU A ROME

Esculape ne pouvait être assimilé à aucune autre divinité latine existant déjà dans la religion primitive. Lorsque Rome entra en contact avec la civilisation hellénique et qu'elle en subit l'influence, elle mit en parallèle ses croyances nationales et la mythologie grecque. Mais cela n'était pas toujours possible car certains dieux italiques n'avaient pas d'équivalent en Grèce et inversement. Les premiers tombèrent donc peu à peu dans l'oubli et les seconds conservèrent, chez les Romains, les caractéristiques qu'ils avaient dans leur pays d'origine; Esculape appartient à cette seconde catégorie. Son nom même, "Aesculapius", n'est que la transcription latine de son nom grec "Asklépios".

I - LA MEDECINE ET LE CULTE D'ASKLEPIOS EN GRECE

La médecine avait été pratiquée en Grèce de très bonne heure, bien avant Hippocrate. La religion grecque reposait sur l'adoration des éléments de la nature personnifiée et divinisée; chaque dieu représentait symboliquement un de ces éléments, et avait une personnalité qui lui était propre, comme celle d'un humain. Asklépios représentait la force qui guérit la maladie. D'après la légende, il était le fils d'Apollon et de la nymphe Coronis, et avait été "héros", c'est-à-dire

demi-dieu, avant d'être dieu. C'est le centaure Chiron qui l'initia à la médecine. Asklépios se mit ensuite à soigner les hommes qui, par reconnaissance et aussi par intèrêt, lui construisirent des temples et lui rendirent un culte. Les malades passaient la nuit dans les sanctuaires où le dieu leur apparaissait en songe pour leur faire connaître les remèdes qui devaient les guérir. Les prêtres jouaient certainement un rôle très actif dans ces "consultations". Ce sont eux en effet qui rédigeaient les prescriptions du dieu après avoir expliqué aux malades le sens de leurs rêves. Sans doute avaient-ils acquis une certaine science médicale qu'ils se transmettaient. On sait en effet par les inscriptions votives que telle recette qui était efficace pour combattre telle maladie était sans doute appliquée de la même façon lorsque le cas se présentait de nouveau.

A l'origine, la médecine grecque fut donc religieuse et sacerdotale (1). Une autre médecine, laïque, se développa à côté de celle qui était pratiquée dans les temples, et le même nom d'Asklépiades servit à désigner à la fois les prêtres du dieu et les médecins laïques qui formaient une véritable caste, très fermée. Hippocrate au Ve siècle allait hériter de cette tradition médicale,(2) sans diminuer pour autant

le prestige d'Esculape. Ses sanctuaires étaient toujours très fréquentés car ses fidèles recouraient plus volontiers aux révélations miraculeuses du dieu qu'à la science des hommes. Son culte se répandit en dehors de Grèce et le fait que les Romains firent appel à lui en 291, montre bien quelle était sa renommée.

II - LA MEDECINE A ROME

Aucun dieu romain n'avait le rôle de "medicus". Pline l'Ancien prétend que les Romains n'eurent pas de médecins pendant six siècles. Ils les reçurent de Grèce, comme ils avaient reçu auparavant le culte d'Asklépios. Caton l'Ancien interdisait d'avoir recours aux médecins qu'il considérait comme des imposteurs dangereux et des empoisonneurs, ainsi qu'en témoigne cette lettre qu'il adresse à son fils Marcus : "Les Grecs sont une race perverse et indocile. Crois-moi quand je t'affirme que toutes les fois que cette nation importera ses connaissances, ce sera pour corrompre Rome. C'est pis encore quand elle nous envoie ses médecins. Ces gens-là ont juré d'exterminer tous les Barbares avec l'aide de la médecine; or, ils considèrent les Romains comme des Barbares. Souviens-toi que je t'ai défendu de recourir aux médecins !" (Caton, cité par Pline, "Histoire naturelle", XXIX, 1, (7). Il

préconisait l'emploi du chou et des incantations comme remède souverain.

Pline cite le nom du premier médecin qui se soit établi à Rome, en 219, c'est-à-dire 72 ans après qu'Esculape ait eu son temple dans l'île tibérine : il s'agit d'Archagatos le Péloponnésien qui ouvrit boutique au carrefour Acilius aux frais du trésor public. Il connut d'abord le succès, mais au nom de "vulnerarius", chirurgien, que lui donnèrent ses premiers clients, succèda rapidement celui de "carnifex", le boucher. C'est dire la réputation dont il jouissait parmi la population romaine !

Cependant, si les Romains n'ont pas eu de vrais médecins pendant six siècles, une certaine science médicale populaire devait pourtant exister chez eux, comme cela se produit pour tous les peuples. En conséquence, quelques hommes étaient sans doute chargés de mettre cette science en pratique, car on ne conçoit guère de médecine sans médecins. D'ailleurs les mots "medeor", soigner, "medicus", médecin, et "medicina", médecine, médicament, ne sont pas tirés du grec : le vocabulaire médical des Romains dérive au contraire de racines italiques, ce qui prouve que l'art de guérir n'était pas à Rome une importation hellénique comme c'est le cas du culte d'Esculape. L'influence étrusque

semble aussi avoir existé, mais nous ne possèdons pour ainsi dire aucun document à cet égard.

Les Romains semblaient avoir eu pour la science médicale moins de dispositions que les Grecs et d'après les recettes que Pline ou Caton nous ont transmises, la vieille médecine romaine apparaît comme très infèrieure à celle des Grecs. Elle n'était pas fondée sur l'observation ni le raisonnement, mais plutôt sur certains rites magiques. C'est sans doute en raison de cette infèriorité que les Romains ont vite subi l'influence de l'école médicale grecque.

III - LES DIVINITES MEDICALES DES ROMAINS

La religion romaine reposait, comme la religion grecque, sur le culte des forces de la nature, mais elle n'était pas anthropomorphique. Les dieux n'avaient pas de personnalité ni de légende; ils étaient beaucoup plus imprécis et ternes. Aucun d'eux ne ressemblait à Asklépios. Cette conception même d'un dieu médecin intervenant pour guérir les maladies des hommes était tout à fait étrangère à l'esprit des Romains. A la place de ce dieu unique, ils avaient de nombreuses divinités secondaires. C'est ainsi que "Febris" personnifiait la fièvre; "Ossipago" passait pour consolider les os, et "Carna" pour fortifier les muscles.

Ces génies, qui avaient chacun une attribution spéciale, étaient énumérés dans les "Indigitamenta", recueils de formules religieuses et de prières.

1°) Salus, Meditrina

Comme toutes les branches de l'activité humaine, la médecine fut divinisée. Il semble qu'elle le fut d'abord sous le nom de Salus, honorée chez les Sabins et ensuite dans le Latium. Elle fut plus tard identifiée à "Hygieia", Hygie, protectrice de la santé en Grèce, et à ce titre associée à Asklépios. Elle ne fut d'abord à Rome que la protectrice du salut de l'Etat et n'avait alors aucun caractère médical. On retrouve le nom d'Esculape associé dans certaines inscriptions à ceux de Salus et d'Hygie.

La première divinité médicale adorée par les Romains s'appelait "Meditrina", dont le nom se rattache à la même racine que le mot "medicus". C'était la déesse de la guérison, autrement dit la guérison personnifiée, une abstraction comme "Febris" et "Ossipago".

2°) Attributions médicales des grands dieux

La plupart des grands dieux se virent attribuer le pouvoir d'écarter les maladies. Des épithètes précisaient leur rôle : "Minerva Medica", "Juno Lucina" (qui présidait aux accouchements). Certains génies

secondaires qui avaient un petit rôle médical furent oubliés et leurs noms devinrent simplement des épithètes des grands dieux. Il faut sans doute voir là l'influence de la Grèce où les dieux étaient moins nombreux et mieux définis.

IV - APOLLON ET ESCULAPE

C'est de Grèce aussi que vint la coutume de s'adresser en pèriode d'épidémie à un dieu guérisseur. L'attachement des Romains à leurs dieux ne les empêchait pas en effet de bien accueillir les dieux étrangers. La religion grecque fut introduite à Rome par l'intermédiaire des Livres Sibyllins, livres prophétiques qui avaient été vendus, selon la légende, par la sibylle d'Erythrée à Tarquin le Superbe, et étaient consultés dans des circonstances graves. En 496, pendant une famine, ils conseillèrent d'élever un temple à Cérès. En 433, pendant une épidémie de peste, c'est à Apollon que l'on s'adressa pour obtenir la guérison. Un temple lui fut promis en échange de la santé de la population, puis construit au Champ de Mars. En Grèce, Apollon était le dieu de la lumière et du soleil, mais il avait aussi quelques attributions médicales qui sont prouvées par ses appellations,

peut-être parce que le soleil est un principe de vie et de santé. Apollon fut donc d'abord accueilli à Rome comme dieu médecin. Dans les cérémonies, les Vestales l'appelaient "Apollo medicus". C'est à ce titre qu'il participa avec sa mère Latona et sa soeur Artémis au premier lectisterne (banquet offert aux dieux), à l'occasion d'une épidémie, en 399 avant J.C. Il joua un rôle important dans l'hellénisation de la religion romaine : ce sont ses prêtres, gardiens des Livres Sibyllins, qui favorisèrent l'apport des divinités helléniques à Rome, et en particulier d'Esculape.

L'introduction du culte d'Apollon à Rome prépara donc celle du culte d'Esculape. Apollon en effet n'était pas uniquement un dieu médecin; ce n'était pas là son rôle principal. Les Romains s'adressèrent donc au dieu grec médecin par excellence, Asklépios, que ne pouvaient remplacer ni Meditrina, ni les grands dieux, ni même Apollon. Ce dernier se trouva par là dépossédé d'une partie de ses attributions. Un siècle et demi après la construction du temple d'Apollon dans le Champ de Mars, Esculape avait à son tour un temple, dans l'île tibérine. Pendant ce laps de temps, la peste était reparue plusieurs fois et à chaque épidémie un lectisterne fut offert aux dieux, selon le rite hellénique. Apollon y avait une place d'honneur : Tite-Live

le nomme le premier parmi les dieux étrangers qui figuraient en 339 au premier lectisterne. Cependant, comme la peste revenait pèriodiquement, les Romains voulurent essayer un nouveau procédé plus efficace, et en 293, les Livres Sibyllins leur dictèrent de faire appel à Asklépios, comme ils avaient ordonné jadis de faire appel à Apollon. Les Romains le reçurent comme ils avaient reçu son père et les évènements de 293 et 291 répétèrent ceux de 443.

V - ESCULAPE FUT-IL TOUJOURS A ROME LE DIEU DE LA MEDECINE ?

Un ancien texte d'Arnobe (3) met en rapport Esculape et les vendanges. Aucun autre texte ne nous apporte de renseignements sur ce sujet. Nous pouvons cependant essayer de l'expliquer :

La première divinité médicale adorée par les Romains, Meditrina, était fêtée le 11 octobre. Ce jour-là, on goûtait le vin nouveau de la vendange et le vin ancien de l'année précédente. Varron dit que cette cérémonie avait pour but d'apprécier la valeur du vin comme remède (4). Festus mentionne également cette cérémonie et cite lui aussi la formule consacrée qui était utilisée : "Je bois le vin ancien et le vin nouveau, je suis guéri de la maladie par le vin ancien

et le nouveau (5)". En Grèce, une cérémonie semblable à celle que décrivent Varron et Festus avait lieu le premier jour des Anthestéries, fête de l'ouverture des tonneaux. Ceux qui goûtaient le vin nouveau faisaient des prières pour qu'il soit inoffensif et salutaire.

Meditrina, déesse de la guérison personnifiée, était donc mise en rapport avec les vendanges et le vin qui était, dans l'Antiquité, un médicament renommé; c'est sans doute à ce titre qu'il intervenait dans la fête de Meditrina. Pourquoi ne serait-ce pas la même chose pour Esculape ? Nous allons voir qu'il prescrivait souvent des remèdes à base de vin (6); il était donc assez naturel de l'associer à une fête des vendanges. Mais on peut aussi se demander s'il participait réellement à ces fêtes, ou bien si Arnobe l'y a associé par analogie avec la déesse médicale Meditrina.

L'établissement du culte d'Esculape à Rome est donc le terme naturel d'une longue évolution, et il faut noter au passage combien l'introduction d'une véritable divinité guérisseuse a été tardive dans l'histoire romaine.

Sous l'influence de la Grèce, les Romains modifièrent l'idée qu'ils se faisaient des relations entre dieux et hommes, et ils donnèrent aux plus grands

dieux des attributions consistant à protéger la santé des hommes. A la suite d'épidémies, ils se décidèrent à demander l'aide d'une divinité plus spécialisée dans le domaine médical, et Apollon, dieu grec, fut invoqué le premier. Puis, comme les épidémies se répétaient, ils s'adressèrent enfin au dieu médecin et guérisseur par excellence, Esculape, qui vint enfin à Rome, où il garda ce même et unique rôle.

D E U X I E M E P A R T I E

ARRIVEE D'ESCULAPE A ROME

Nous allons donc étudier comment eu lieu l'arrivée d'Esculape à Rome, évènement célèbre dans l'histoire médicale et religieuse de la cité.

Esculape n'était pas le premier dieu étranger accueilli à Rome : Déméter, Hermès, Zeus, Athéna, et Aphrodite, entre autres, l'y avaient déjà précédé.

Esculape fut importé directement du Péloponnèse, et plusieurs auteurs anciens nous disent, avec quelques variantes, pourquoi et comment cela se produisit.

I - ANALYSE ET ESSAI DE SYNTHESE DES SOURCES ANTIQUES

1°) Tite-Live

D'après les dernières lignes du livre X (1), on sait qu'en 293 les oracles sibyllins consultés en raison d'une épidémie de peste, conseillèrent aux Romains de faire venir d'Epidaure le dieu grec Asklépios. C'était au moment de la troisième guerre samnite, aussi les Romains, trop occupés, firent-ils simplement célébrer des actions de grâce en l'honneur du dieu pendant une journée, et remirent à plus tard l'envoi d'une ambassade en Grèce pour le consulter. Le livre XI n'est connu que par un abrégé dans lequel l'ambassade est rappelée brièvement : comme l'épidémie de peste continuait, les ambassadeurs se rendirent à Epidaure pour

en ramener l'emblème d'Esculape, le serpent sacré qui incarnait la divinité. Celui-ci monta de lui-même sur le vaisseau romain et une fois arrivé devant Rome, se rendit dans l'île tibérine, où un temple lui fut ensuite construit (2).

2°) Valère Maxime

Valère Maxime donne plus de détails que Tite-Live (3). Peut-être s'est-il inspiré du livre perdu de Tite-Live ou des sources dont celui-ci s'était servi. Il rapporte que la peste durait depuis trois ans lorsque les Livres Sibyllins furent consultés. Il ne parle pas de l'oracle rendu par les Livres au début de l'épidémie ni des actions de grâce adressées alors à Esculape, mais cela peut s'expliquer par le fait que l'ouvrage de Valère Maxime n'est pas une histoire suivie ni complète, mais un recueil d'anecdotes groupées d'après leur nature. Valère Maxime a voulu ici, comme il le dit lui-même, faire connaître aux lecteurs les bienfaits prodigués aux Romains par les dieux; aussi est-ce seulement la venue miraculeuse du serpent qui l'intèresse. Par contre, il ajoute d'autres renseignements importants en insistant sur le bon accueil que les habitants d'Epidaure firent aux envoyés romains : ils les conduisirent au temple situé à cinq

milles de leur ville, et les invitèrent à prendre dans le sanctuaire tout ce qui pourrait servir au salut de Rome. Le serpent sortit du temple et se promena dans la ville pendant trois jours; le troisième jour, il s'embarqua sur le vaisseau des ambassadeurs et pénétra dans la chambre de l'un d'eux, où il resta tranquillement. Les Romains, après l'avoir reçu avec joie et s'être informés du culte à lui rendre, repartirent et naviguèrent sans incident jusqu'à Antium (Anzio). Dans cette ville, il y avait un temple d'Esculape; le serpent y descendit et resta trois jours "à la cîme d'un palmier, auprès d'un myrte touffu". Il remonta ensuite sur le navire, puis, lorsque les ambassadeurs eurent débarqué à Rome, il traversa le Tibre pour gagner l'île, et son arrivée mit fin à l'épidémie.

3°) Ovide

Ovide a très longuement raconté la métamorphose d'Esculape en serpent et sa venue par mer d'Epidaure à Rome (4). Alors que Tite-Live et Valère Maxime font la relation historique de l'évènement, Ovide en donne la version poètique. Il décrit d'abord l'épidémie de peste et les maux qu'elle a déchaînés sur Rome, mais il ne mentionne pas la consultation des Livres

Sibyllins. Une ambassade serait allée à Delphes même interroger Apollon, qui aurait déclaré que c'était à son fils Esculape et non à lui qu'il fallait s'adresser pour faire cesser le fléau. Dès que cette réponse fut rapportée au Sénat, il s'informa du lieu qu'habitait le fils d'Apollon, et des ambassadeurs allèrent à Epidaure. Une fois là-bas, les Romains demandèrent aux habitants de leur permettre d'emmener le dieu qui devait sauver leur patrie. Quelques-uns acceptèrent, d'autres pas. Dans la nuit, Esculape apparut en songe aux envoyés, "tel qu'on le voit dans son temple, tenant de sa main gauche un bâton noueux et de la droite caressant sa longue barbe."

Après ce portrait caractéristique, Ovide reprend son récit : toujours en songe, le dieu annonce aux ambassadeurs qu'il les accompagnera sous la forme d'un serpent. En effet, le lendemain, le serpent sacré sort du sanctuaire, traverse la ville et s'embarque à bord du navire romain. Ovide fait ensuite un long récit de la traversée; il décrit les points de la côte italienne aperçus en cours de navigation alors que les Romains faisaient voile vers Rome. La mer étant devenue menaçante, ils s'arrêtèrent à Antium; le serpent y descendit et se rendit dans le temple d'Apollon jusqu'à ce que le calme revînt sur mer;

alors il se rembarqua. A l'embouchure du Tibre, les prêtres et les fidèles étaient accourus au-devant du dieu. Puis une fois le navire arrivé à Rome, le serpent monta à la pointe du mât, et chercha autour de lui quel lieu choisir comme résidence. Il vit l'île tibérine et c'est là qu'il se rendit. L'épidémie de peste cessa aussitôt.

Ce passage des "Métamorphoses", plus détaillé et plus pittoresque que les textes précédents, est beaucoup moins exact et a donc moins d'intèrêt historique que les pages de Valère Maxime et de Tite-Live. Ovide ne prétend d'ailleurs pas être scrupuleusement fidèle à ses sources, qu'il transforme au gré de son imagination et de son inspiration poètique. Ce texte n'ajoute rien à ce que nous connaissons déjà, car les variantes sont nées visiblement de l'imagination d'Ovide, mais il est un bon exemple de la manière dont les Anciens enjolivaient certains faits, leur donnant ainsi un aspect miraculeux.

4°) Autres témoignages

Ces évènements, ou une partie d'entre eux, sont également rapportés plus brièvement par d'autres auteurs que nous ne citerons que pour mémoire : Aurelius Victor, Orose, Strabon, Pline l'Ancien,

Lactance, Claudien, Augustin, et Arnobe (5).

II - LA CONSULTATION DES LIVRES SIBYLLINS

La consultation des Livres Sibyllins pendant l'épidémie de 293 ne surprend point : chaque fois que la peste éclatait à Rome, on leur demandait le moyen de faire cesser le fléau.

Il n'est pas étonnant non plus que l'oracle ait prescrit de s'adresser à Asklépios. Les Livres Sibyllins, d'origine grecque, conseillaient le recours aux dieux grecs. En d'autres occasions semblables, ils avaient ordonné de dédier un temple à Apollon et d'offrir des lectisternes auxquels prenaient part les grandes divinités helléniques. Pour conjurer la peste, il n'y avait qu'une ressource, qui était de faire appel au dieu spécialiste de la médecine et de la guérison. Les Romains devaient d'ailleurs accepter aisément ce culte auquel ils étaient préparés.

III - LE SERPENT SACRE

Dans tous les textes concernant la venue d'Esculape, le serpent tient une place très importante. C'est la divinité même qui est adorée en lui. L'importance attachée à cet animal sacré témoigne en

faveur de la tradition. Le serpent était l'un des attributs constants d'Esculape et jouait un rôle dans les cérémonies de son culte, comme nous allons le voir par la suite (6). Les sculpteurs le représentaient le plus souvent enroulé autour d'un bâton sur lequel s'appuyait le dieu (7).

Alors que les peuples orientaux étaient frappés surtout par le caractère dangereux des reptiles, les Grecs au contraire les considéraient comme inoffensifs et bienfaisants; pour eux, ils symbolisaient la divination et la science médicale, et passaient pour connaître les secrets de la terre et les vertus des plantes.

Les Romains adoptèrent ensuite ces croyances et ce culte transmis par les prêtres d'Epidaure; cela se fit d'autant plus facilement que, pour eux, le serpent était un être divin, emblème du "Génie" domestique.

Par Pausanias et Elien, nous savons qu'il y avait à Epidaure une espèce particulière de reptiles consacrés à Asklépios. Ils étaient apprivoisés, non venimeux, et ils vivaient familièrement avec les habitants; le serpent qui s'embarqua sur le navire romain était certainement l'un d'eux. En le donnant aux ambassadeurs, les Epidauriens se conformaient

à un usage antique. De leur ville, s'était répandue dans toute la Grèce la coutume de vénérer le serpent comme la vivante incarnation du dieu médecin; souvent, quand un temple lui était consacré, on y amenait un de ces serpents sacrés : ainsi le dieu prenait possession de son nouveau domicile. On en trouve plusieurs exemples; c'est ainsi que l'aventure du serpent de Liméra ressemble beaucoup à l'histoire de celui qui fut conduit à Rome. Liméra, colonie d'Epidaure dans le Péloponnèse, devait sa fondation à un serpent qui s'échappa d'un navire envoyé par les Epidauriens à Cos et descendit sur le rivage de Laconie. On pensa que l'endroit où il s'était réfugié avait été choisi par le dieu pour devenir l'emplacement d'une ville et d'un temple qui lui seraient dédiés.

A Liméra comme à Rome, le serpent avait quitté de lui-même le navire qui le transportait, était descendu à terre, et avait fixé le lieu où Asklépios serait désormais honoré. Ces faits n'avaient pour les Anciens rien d'extraordinaire.

IV - LE CHOIX DE L'ILE TIBERINE

Le serpent serait donc allé spontanément dans l'île tibérine (qui deviendra plus tard l'île Saint

Barthélémée), et s'y serait arrêté. C'est sur l'emplacement ainsi indiqué que fut bâti un temple à Esculape. Les Romains expliquaient naturellement le choix de cet endroit par la volonté du dieu que le serpent incarnait. Mais tout en admettant, ce qui est possible, que le serpent se soit vraiment arrêté dans l'île tibérine, on peut se demander s'il s'agissait là d'un pur hasard (manifestation de la volonté divine pour les Romains) ou bien si par quelque stratagème les ambassadeurs ou d'autres personnes avaient pu faire en sorte que le serpent parût se rendre spontanément du navire jusque dans l'île. Dans ce dernier cas, pourquoi l'île fut-elle choisie ? Et ensuite pourquoi est-elle restée à Rome le lieu principal du culte rendu à Esculape ?

1°) Opinion des Anciens

a) D'après Pline (8), les Romains avaient une profonde aversion pour l'art médical. C'est pour cette raison qu'ils auraient voulu que le temple d'Esculape fut situé en dehors de la ville, dans l'île tibérine.

Il ne peut s'agir là que d'une explication fantaisiste car les gens qui avaient appelé Esculape croyaient en lui, et par conséquent n'auraient certainement pas voulu l'offenser.

b) Festus (9) pense que le temple d'Esculape avait été construit dans une île parce que l'eau est nécessaire aux médecins pour donner leurs soins. En Grèce en effet, la plupart des temples d'Asklépios étaient placés près des fleuves ou des sources. Nous en avons plusieurs exemples, tels le temple dédié à Asklépios par Hercule, près de l'Eurotas, un autre à Liméra, un près de l'Alphée et un à Pellène. Cette raison cependant n'est certainement pas la seule car il y avait à Rome beaucoup d'autres endroits bien pourvus d'eau.

c) Plutarque considère plusieurs hypothèses, sans prendre parti.(10).

- Les Grecs, dit-il, mettaient les temples d'Esculape en des endroits très sains, ce qui est généralement le cas des îles. Pourtant l'île tibérine, plongée fréquemment dans le brouillard, n'avait pas un climat très salubre.

- A Epidaure, par mesure d'hygiène, le temple était à quelque distance de la ville. Peut-être les Romains ont-ils voulu suivre cet exemple. On peut objecter qu'il y avait bien d'autres endroits en dehors de la ville.

- C'était la volonté du dieu, puisque le serpent sacré s'était rendu de lui-même dans l'île; mais cette "explication" laisse le problème entier.

2°) Opinion des auteurs modernes

Les auteurs modernes proposent différentes explications.

Tout d'abord, Esculape étant un dieu d'origine étrangère, ne pouvait pas être admis dans l'enceinte sacrée de la ville. C'est la thèse que soutiennent Ambrosch, Mommsen et Wissowa entre autres, avec quelques variantes qui n'intéressent pas directement notre sujet.

Mais à cette théorie, on peut faire plusieurs objections, et en premier lieu : pourquoi précisément l'île tibérine et non pas un autre endroit en dehors de l'enceinte sacrée ? D'autre part, des dieux étrangers avaient leur temple dans cette enceinte, alors pourquoi pas Esculape ?

Certains auteurs modernes font remarquer aussi que la forme de l'île tibérine, rappelant celle d'un navire, n'avait peut-être pas laissé les Romains indifférents : le serpent sacré était venu par mer. De plus, elle était voisine du Champ de Mars où était construit

le temple d'Apollon. Le sanctuaire d'Esculape se dressait donc en face de celui de son père.

Mais toutes ces raisons ne sont guère satisfaisantes, aussi certains auteurs modernes ont-ils repris l'opinion de Plutarque, qui est certainement la plus séduisante. Le choix de l'île tibérine pour la construction du sanctuaire d'Esculape a été due essentiellement à une préoccupation d'hygiène : en effet, les asklépieia (ou sanctuaires d'Esculape), outre leur fonction religieuse, servaient également d'hôpitaux pour les malades. Aussi, dans l'intérêt de la santé publique, devaient-ils être éloignés des quartiers habités. Le Tibre qui s'interposait entre Rome et l'île formait un bon isolement. D'ailleurs à Epidaure aussi, cette précaution avait été prise et le temple était séparé de la ville par une distance de cinq milles.

Un autre fait vient corroborer cette dernière hypothèse. Le culte voué au Tibre était un culte "sanitaire" car le Tibre était lui-même considéré comme un agent d'assainissement (11). Il était donc normal que le dieu de l'hygiène et de la médecine ait sa place auprès de lui, et à ce point de vue la situation de l'île, au milieu du Tibre, était parfaite.

C'est donc pour toutes ces raisons que les Romains, obligés de construire le sanctuaire d'Esculape hors de l'enceinte sacrée de la ville, avaient choisi l'île tibérine. Ils ont ensuite attribué leurs propres intentions au dieu lui-même.

C'est le sens de la légende qui raconte l'arrivée du serpent quittant le navire et se dirigeant sur l'île.

T R O I S I E M E P A R T I E

LE SANCTUAIRE D'ESCULAPE A ROME

I - FONDATION DU SANCTUAIRE ET FETE ANNUELLE

Le serpent sacré d'Epidaure fut amené à Rome en 291. D'après de nombreux textes des Anciens, la construction du sanctuaire fut commencée aussitôt après (1). On pense que la dédicace eut lieu en 291, ce qui est l'opinion traditionnelle.

Le jour de la fondation est connu de façon très précise :

Ovide, au premier livre des Fastes, affirme que les deux temples d'Esculape et de Jupiter dans l'île ont été consacrés le premier janvier (2).

Ce témoignage est confirmé par le calendrier de Préneste, rédigé au début du premier siècle de l'ère chrétienne; il indique à la date du premier janvier la fête d'Esculape et de Veiovis dans l'île.

II - SITUATION ET VESTIGES DU SANCTUAIRE

On admet généralement que le sanctuaire occupait la partie méridionale de l'île, à l'emplacement de l'église St-Barthélémy. Deux inscriptions concernant le culte d'Esculape ont été trouvées à cet endroit. L'église possédant elle-même de nombreux vestiges antiques, tels que colonnes et débris de marbre, on peut donc raisonnablement en conclure que la plupart des

fragments proviennent du sanctuaire d'Esculape qui était situé en ce lieu.

Pour ce qui est de l'orientation du sanctuaire, la disposition du terrain n'en permettait pas d'autre que Nord-Sud, car l'île tibérine n'était pas assez large pour abriter le sanctuaire et ses dépendances dans le sens Est-Ouest. Il est probable que la façade était tournée vers le Nord, de façon que les fidèles qui venaient par le pont Fabricius ou le pont Cestius puissent la voir en arrivant et non le mur de fond.

Sur cette île que les Romains comparaient à un navire remontant le fleuve, "nulle place ne convenait mieux à Esculape que celle du pilote, à l'arrière, regardant l'amont". (3)

III - LES TRANSFORMATIONS DU SANCTUAIRE

On connaît mal l'histoire du temple, mais l'étude de ses transformations pourrait cependant mettre en lumière les époques où la popularité d'Esculape fut la plus grande.

1°) Le temple sous la République

Une réfection partielle du monument eut sans doute lieu aux derniers temps de la République. Une inscription découverte devant l'église Saint-Barthélémy semble

s'y rapporter : les édiles avaient fait entreprendre le travail et plus tard, ils l'avaient approuvé en qualité de prèteurs. Cette réfection se fit avec l'argent offert au dieu par ses fidèles.

Dès l'époque républicaine, les temples romains étaient décorés de peintures; les unes étaient grecques, apportées à Rome comme butin et représentant des scènes mythologiques; les autres étaient exécutées par des artistes romains et retraçaient les grands épisodes de l'histoire nationale. Des oeuvres d'art de cette sorte sont donc certainement venues enrichir la décoration du sanctuaire de l'île, mais les textes n'en disent rien.

Varron déclare qu'il y avait de son vivant, dans le vieux temple d'Esculape, une peinture représentant des "ferentarii", c'est-à-dire des cavaliers armés de javelots. Cette image guerrière est un peu étonnante dans un édifice consacré à un dieu pacifique comme celui de la médecine; peut-être a-t-elle été offerte en ex-voto à Esculape par un "ferentarius" qui lui devait sa guérison.

2°) Le temple sous l'Empire

Une nouvelle restauration eut lieu sous l'Empire, au temps des Antonins. Dans tout le monde romain, il y avait alors une véritable renaissance du paganisme.

Aussi les Antonins s'efforcèrent-ils de ranimer le sentiment religieux et de remettre en honneur les anciens cultes. Esculape bénéficia beaucoup de cette initiative, car ils lui portaient une grande dévotion. Leur exemple fut suivi partout et le culte du dieu était florissant. C'est à cette époque qu'un collège funéraire se plaça sous la protection d'Esculape et d'Hygie.

Avant son avènement, Antonin avait fait construire des monuments à Epidaure. Ensuite, il s'occupa tout particulièrement du sanctuaire de l'île tibérine. C'est peut-être à cette époque que furent rédigées les inscriptions les plus intéressantes et c'est à ce moment aussi que furent exécutés un médaillon d'Antonin le Pieux retraçant symboliquement l'arrivée du serpent dans l'île, et les bas-reliefs du palais Rondinini. Ces bas-reliefs font suite en quelque sorte au médaillon: ils représentent en effet le serpent, dès lors installé dans l'île, allant boire l'eau de la source que lui offre le Tibre, personnifié par un vieillard selon la coutume. Ces bas-reliefs ont peut-être servi, à l'origine, pour décorer les murs du temple, suivant un usage assez répandu au deuxième siècle.

IV - ASPECT ET DECORATION DU SANCTUAIRE

Pendant le règne d'Antonin le Pieux, le sanctuaire de l'île tibérine eut beaucoup d'éclat. Il avait été construit en souvenir des sanctuaires grecs et devait leur ressembler quant à l'aspect, la décoration et la taille. A propos de la taille des Asklépieia, il a été dit que "d'impérieuses nécessités s'y imposaient à l'architecte; il fallait y ménager de grands espaces vides pour construire les portiques destinés à loger les malades, des cours et des dégagements pour permettre à la foule des pèlerins de circuler et de se mouvoir à l'aise. Aussi le temple y était-il peu de chose, une simple chapelle contenant la statue du dieu et les offrandes de prix, ou celles dont les dimensions exiguës ne permettaient pas de les exposer en plein air, dans le"téménos" ou enclos sacré.

L'autel où les victimes étaient sacrifiées s'élevait au pied des marches conduisant au vestibule.

Au fond de la "cella" (partie intérieure), se dressait peut-être une statue en marbre, trouvée dans l'île tibérine à la Renaissance, copie d'une oeuvre grecque, faite à l'époque impériale. Esculape est représenté debout, barbu et âgé. De sa main droite, il tient un bâton sur lequel s'enroule le serpent, et à sa

gauche on voit l'omphalos de Delphes, faisant allusion à son père Apollon, dieu guérisseur comme lui. Le visage rappelle le type classique de Jupiter, mais les cheveux sont bouclés; la barbe est épaisse et la physionomie majestueuse. La plupart des statues d'Esculape ressemblent à celle-ci qui est très caractéristique. Ces oeuvres sont sans doute les copies d'une statue originale. La plus célèbre statue d'Esculape était celle que Thrasymède avait faite pour le temple d'Epidaure. Elle n'est connue que par des monnaies; Esculape y était représenté assis. Les statues d'Esculape debout ont peut-être été inspirées d'une oeuvre de Phyromakos qui ornait le temple de Pergame. La reproduction décrite plus haut semble beaucoup plus récente d'après son style et sa lourdeur; elle date au plus tôt du deuxième siècle de l'ère chrétienne. Peut-être a-t-elle été exécutée sur l'ordre d'Antonin le Pieux pour orner la "cella" restaurée. En tout cas elle témoigne de la faveur dont jouissait Esculape à cette époque.

Ovide, lorsqu'il raconte l'arrivée du serpent à Rome dit qu'Esculape est apparu en songe aux ambassadeurs romains "tel qu'il est toujours dans son temple. Sa main gauche tenait un bâton rustique, sa main droite caressait sa longue barbe." Le poète fait peut-être

allusion à une statue qu'il aurait vue dans le temple de l'île tibérine. D'après lui il semblerait que ce type de statue était assez répandu.

D'autres statues devaient décorer le temple, sans doute celles des divinités qui étaient associées fréquemment à Esculape : son fils Téléphore, sa fille Hygie surtout, confondue avec l'antique Salus.

Il y avait aussi les statuettes offertes par les fidèles et de nombreux ex-voto en terre cuite. Comme dans les temples d'Asklépios en Grèce, la "cella" devait être remplie de semblables objets que nous connaissons par les descriptions de Pausanias.

Des inscriptions votives, des recettes efficaces révélées par le dieu, étaient gravées sur les murs, et portaient témoignage de la bienveillance du dieu.(4).

V - LES DEPENDANCES DU TEMPLE

Les Asklépieia grecs occupaient beaucoup d'espace et étaient formés de diverses parties : "un temple abritait la statue du dieu; dans le voisinage, des portiques, sortes de galeries couvertes largement aérées, donnaient asile aux hôtes passagers du sanctuaire; enfin une source fournissait l'eau nécessaire aux traitements élémentaires que le dieu prescrivait à ses malades, aux

purifications et aux ablutions des suppliants".(5). De plus, il y avait souvent un bois où le dieu rendait ses oracles. Pausanias en a laissé une description détaillée, dont les fouilles ont permis de vérifier l'exactitude.

Tous les éléments énumérés ci-dessus se trouvaient à Epidaure et dans les autres sanctuaires grecs. Or l'Esculape latin était une copie de l'Asklépios grec, et le dieu avait gardé ses caractères grecs en passant à Rome. Le sanctuaire de l'île ne devait donc pas être différent des sanctuaires grecs, mais un véritable Asklépeion imité tout particulièrement d'Epidaure (6).

Peut-être y avait-il dans l'île un bois sacré, car sur le médaillon d'Antonin le Pieux dont nous avons parlé plus haut, un arbre est visible à l'arrière-plan; or un seul arbre peut suffire à indiquer symboliquement la présence d'un bois.

L'existence des portiques sous lesquels les malades venaient passer la nuit, dans l'attente des révélations du dieu, est mieux attestée : Ennius y fait allusion (7); Tite-Live et Plutarque (8) en parlent aussi, presque dans les mêmes termes : le sol de l'île, formé à l'origine par la main des hommes, devint par la suite assez solide pour supporter temple et portiques.

Il ne reste plus rien ni du bois ni des portiques. Il reste peut-être par contre l'emplacement d'une source qui, d'après Vitruve, était nécessaire à l'établissement des temples, surtout ceux des divinités guérisseuses comme Esculape et Salus; les asklepieia satisfaisaient toujours à ces conditions. Le bas-relief du palais Rondinini montre que le sanctuaire de l'île tibérine possèdait une source; elle est représentée symboliquement par une urne renversée, et le serpent d'Esculape boit l'eau qui s'en échappe. Or L. Besnier dit que dans l'église Saint-Barthélémy, "devant le maître-autel, encastrée dans les marches qui conduisent de la nef principale au choeur surélevé, on voit l'ouverture circulaire d'un puits, maintenant tari"(9) ..."S'autorisant de la présence d'une urne renversée sur le bas-relief du palais Rondinini, L. Von Duhn a émis l'hypothèse ingénieuse et très plausible que le puits de l'église chrétienne est l'ancienne source sacrée du temple païen" (10). Il est curieusement placé, au milieu des marches, et doit être antérieur à la construction de l'église. C'est peut-être le souvenir des légendes sacrées qui a assuré sa conservation.

VI - ASPECT HOSPITALIER DU SANCTUAIRE

Comme nous l'avons vu précédemment, la conception architecturale du sanctuaire d'Esculape à Rome était exactement calquée sur celle des asklépieia grecs, qui servaient à la fois de temple et d'hôpital. "Avec ses vastes portiques mis à la disposition des malades, avec son prêtre et tout son personnel sacré chargé de recevoir les suppliants et de veiller à leur bien-être, l'asklepieion nous apparaît comme un établissement de bienfaisance, fonctionnant sous le regard de la divinité et avec le concours et les encouragements de l'état."(11)

Le temple romain de cette sorte assure donc historiquement la liaison entre les centres de soins grecs qu'étaient les asklépieia, et ceux que furent au début de la chrétienté et durant tout le Moyen-Age les "Hotels Dieu".

Ces derniers ne furent donc pas, contrairement à l'opinion la plus répandue, une création purement chrétienne. Ils furent institués à Jérusalem, dès le quatrième siècle après J.C., par des dames romaines retirées dans cette ville pour y pratiquer les vertus chrétiennes sous la direction de Saint Jérôme. Celles ci créèrent deux sortes d'établissement : les uns où l'on traitait les pélerins et les voyageurs malades,

les autres, et c'est là en fait qu'elles innovèrent, où les malades guéris passaient le temps de leur convalescence. Cette notion de convalescence n'existe pas pour les fidèles d'Esculape, le dieu étant censé les guérir complétement et immédiatement, ainsi que vont nous le montrer les tablettes votives citées plus loin.

Il est possible, bien que ce ne soit qu'une hypothèse car aucun texte ne le confirme, que ces Romaines se soient inspirées du temple d'Esculape, dont le souvenir est resté assez vif jusqu'à une pèriode tardive. A l'appui de cette hypothèse, on peut citer un texte de Saint Jérôme nous apprenant que l'incubation se pratiquait encore à Rome à son époque.

En tout cas, l'architecture de ces Hôtels Dieu était en tous points comparable à celle du sanctuaire de l'île tibérine, à la seule différence qu'ils étaient finalement moins bien adaptés aux exigences de l'hygiène et de la thérapeutique : les portiques avaient été remplacés par des salles communes surpeuplées où régnait la plus grande promiscuité.

Ainsi, grâce à ce que nous savons de l'architecture hospitalière à Rome, d'après l'exemple qui nous en est donné par le sanctuaire d'Esculape, nous pouvons remarquer la constance de celle-ci en Occident, sur près d'un millénaire.

Q U A T R I E M E P A R T I E

EXERCICE DE LA MEDECINE ASCLEPIENNE A ROME

I - CARACTERES DE CE CULTE

"De tous les dieux grecs, dit Bouché-Leclercq, Asklépios est le seul qui ait eu à Rome un oracle en activité, pourvu de rites grecs, qui était comme un fragment de la patrie hellénique incrusté au centre du Latium" (1). La religion italique primitive ne possèdait en effet aucun dieu analogue, et Esculape, introduit tardivement, a davantage subi l'influence étrangère. Peut-être même des prêtres grecs étaient-ils venus à Rome en même temps que le serpent sacré (2). Nous allons voir que les Romains adorèrent Esculape selon la coutume grecque. Festus le cite au nombre des dieux pérégrins qui étaient honorés à Rome selon les rites du pays d'où ils venaient. Valère Maxime rapporte que les ambassadeurs qui ramenèrent le serpent sacré à Rome s'étaient renseignés auprès des habitants d'Epidaure sur la façon dont il fallait l'invoquer (3).

Il semble d'autre part que le grec était la langue officielle du sanctuaire; sous l'Empire, les inscriptions de Rome dédiées à Esculape sont rédigées en grec (4). Il est même désigné sous son nom grec, non latinisé, dans quelques inscriptions en langue latine.

En Grèce, le culte d'Asklépios était lié à l'exercice de la médecine sacerdotale. Les fidèles étaient

des malades implorant le dieu pour obtenir leur guérison; les prêtres, interprètes de la volonté d'Asklépios, s'efforçaient de les soigner au mieux. Comme nous l'avons vu à la fin du chapitre précédent, les Asklépieia servaient donc à la fois de temples et d'hôpitaux. Il en fut de même à Rome : l'asklepieion de l'île tibérine était lui aussi une sorte d'hôpital, où les prêtres assumaient les fonctions de médecins.

Cependant ce sanctuaire ne fut jamais aussi célèbre ni aussi fréquenté que ceux d'Epidaure et de Pergame. Les écrivains latins ne disent rien des guérisons opérées dans l'île, ce qui fait supposer que les Romains eurent tout d'abord peu confiance dans le dieu de la médecine. Malgré la tolérance bien connue du peuple romain envers les dieux étrangers, l'origine hellénique de ce culte devait cependant lui nuire, en s'opposant aux vieilles coutumes traditionnelles. Les premiers temps sans doute, il eut du mal à s'imposer et "le service des consultations oniromantiques dut s'établir avec quelque difficulté". Nous allons voir que "l'oracle fut surtout fréquenté par les esclaves et les étrangers, car il est plus facile de décreter l'érection d'un temple que de changer en un instant les habitudes populaires..." (5)

A cette époque, avec les progrès du scepticisme,

les hautes classes de la société se fiaient plus facilement à la science raisonnée qu'au surnaturel. Au début, les médecins grecs n'inspiraient pas confiance; on les accusait de gagner leur vie aux dépens des malades et de ne penser qu'à l'argent (6). Puis les Romains s'habituèrent à eux et les gens riches n'eurent plus recours qu'à leurs soins. Seuls les petites gens furent les fidèles d'Esculape, et là encore, cette médecine sacerdotale préfigure la médecine hospitalière du Moyen-Age, réservée aux gens de condition modeste.

II - TEMOIGNAGES

1°) Témoignage de Plaute

Le texte du "Curculio" de Plaute (7) est le seul qui fasse allusion au culte rendu par les Romains à Esculape dans l'île tibérine, à l'époque républicaine.

Le "Curculio" est une comédie imitée du grec, mais remplie de détails empruntés à la vie quotidienne à Rome. La scène se passe à Epidaure devant le temple d'Asklépios, mais en réalité Plaute pense à Rome : dans l'une des principales scènes, il décrit le forum romain et l'appelle même par son nom. De même, pour décrire le temple d'Esculape, il a dû s'inspirer de

celui de Rome et non de celui d'Epidaure.

Le seul sanctuaire romain où Esculape était invoqué dès l'époque de Plaute était celui de l'île tibérine. Le culte du dieu était sans doute organisé et célébré régulièrement, car sinon, les Romains n'auraient pu comprendre la comédie de Plaute. Il fallait en effet connaître les rites des cérémonies et la pratique de l'incubation qui permettait aux malades de connaître en songe les traitements prescrits par le dieu.

L'un des personnages est un esclave qui souffre de la fièvre et d'un gonflement du ventre. Il va le soir au sanctuaire et n'en sort que le matin. Le dieu ne veut pas le guérir et l'esclave gémit : "il faut partir, puisque tel est l'avis d'Esculape; il méprise mes prières et ne veut pas me guérir". Il a vu le dieu en rêve, mais celui-ci ne s'est pas approché de lui et ne lui a prêté aucune attention.

Ce texte apporte plusieurs renseignements :

Tout d'abord nous savons ainsi qu'à Rome, l'incubation était pratiquée dans le temple d'Esculape de la même manière qu'en Grèce.

Ensuite nous constatons que Plaute et sans doute la plupart des Romains n'avaient guère confiance en Esculape, ce dieu guérisseur qui refusait de s'occuper

d'eux.

Enfin ce texte confirme que les fidèles d'Esculape étaient surtout de petite condition, comme cet esclave.

Dans un autre passage du "Curculio", Plaute nous apprend que les suppliants d'Esculape avaient la tête couverte, coutume originale romaine qui n'existait pas en Grèce, et donc renseignement assez important.

2°) Témoignage de Tite-Live

Tite-Live rapporte d'autre part qu'en 180, à la suite d'une grave épidémie qui avait fait mourir beaucoup de hauts personnages, "le grand pontife C. Servilius reçut l'ordre de chercher les expiations les plus propres à apaiser les dieux, les décemvirs de consulter les Livres et le consul survivant de vouer des présents et de donner des statues dorées à Apollon, à Esculape, et à Salus. Le consul exécuta ces ordres. Quant aux décemvirs, ils prescrivirent deux jours de supplications dans la ville, sur tous les "fora" et "conciliabula". Tous les citoyens de plus de douze ans y assistèrent, la tête couronnée et un laurier à la main" (8). Le port de la couronne était une coutume grecque; quant au laurier, il était un des attributs d'Esculape car on en tirait des remèdes.

Cette cérémonie eut lieu pendant les Jeux en

l'honneur d'Apollon, fête annuelle qui se déroulait en juillet. Il était naturel qu'Esculape y participât, surtout dans de telles circonstances qui réclamaient la présence de toutes les divinités médicales.

3°) Témoignage de Suétone

Le texte de Suétone montre que sous l'Empire la clientèle d'Esculape n'avait pas changé : elle était encore formée de gens de basse condition.

Certains riches Romains "pour n'avoir plus à soigner leurs esclaves malades et épuisés, les exposaient dans l'île d'Esculape; il (Claude) décréta que tous les esclaves ainsi exposés deviendraient libres, et qu'ils ne retomberaient plus sous l'autorité de leurs maîtres, s'ils guérissaient." (9) Dion Cassius confirme cette indication et nous fait connaître la date de l'édit de Claude : 46 après J.C. Les textes juridiques du Bas-Empire rappellent également les prescriptions de Claude.

Ces esclaves malades abandonnés sont les seuls clients du sanctuaire que nous fassent connaître les textes de l'époque impériale. Apparemment l'aristocratie méprisait le dieu de la médecine. Un fait est significatif : au siècle des Antonins, le rhéteur Aelius Aristide qui visita les sanctuaires des

divinités guérisseuses et s'arrêta à Rome, ne le cite pas dans ses Discours. Cela est d'autant plus étonnant qu'à cette époque le temple avait été restauré et embelli, ce qui semblerait prouver la faveur dont jouissait le dieu.

4°) Les inscriptions

Les inscriptions suppléent à l'absence de textes littéraires et nous permettent de suivre un peu mieux l'histoire du culte et de la médecine d'Esculape à Rome. Les plus anciennes datent du IIe siècle av. J.C., les plus récentes du temps des Antonins.

a) Inscriptions latines

La seule inscription concernant le trésor du temple a été mentionnée plus haut (10). Rédigée à l'époque républicaine, elle rapporte une réparation du temple d'Esculape faite avec l'argent des collectes organisées parmi les fidèles.

Une inscription funéraire de Rome concerne les prêtres d'Esculape. Ces prêtres étaient assistés par des "ministres" qui veillaient aux détails des cérémonies et à l'entretien des temples. (11)

Un autel de marbre sur lequel sont représentés quatre serpents symboliques, a été consacré par T. Flavius Antyllus pour obéir à un songe (12).

Sur un cippe de marbre, il est dit que P. Aelius Philetus s'est acquitté d'un voeu fait à Esculape et à Hygie (13).

On peut remarquer que ces deux noms, T. Flavius Antyllus et P. Aelius Philetus, sont des noms d'esclaves.

Aucune inscription latine ne raconte de guérison miraculeuse; les inscriptions en langue grecque, au contraire, en font de minutieuses descriptions.

b) Inscriptions en langue grecque

Ce sont surtout les inscriptions en langue grecque qui renseignent sur le culte et la médecine d'Esculape à Rome.

En effet, non seulement la langue grecque était la langue officielle du sanctuaire, mais de plus, elle était très à la mode sous l'Empire : "Ceux qui pratiquent la médecine sans parler le grec, dit Pline, n'ont point d'autorité, même auprès de ceux à qui cette langue est inconnue ou peu familière" !

Une longue inscription en vers (14) a été trouvée auprès des Thermes de Trajan. Elle montre que la médecine laïque et la médecine sacerdotale étaient en bon accord; les médecins laïques considéraient Esculape comme leur patron.

L'inscription la plus anciennement connue raconte longuement quatre guérisons (15) :

"En ces jours, le dieu a rendu un oracle à un aveugle nommé Caius : qu'il se rende à l'autel sacré, qu'il se prosterne devant lui, qu'il aille ensuite de droite à gauche et pose les cinq doigts sur l'autel; puis qu'il enlève sa main et la mette sur ses yeux. Et il a vu, en présence de la foule qui le félicitait. Ces grands évènements ont eu lieu sous notre empereur Antonin.

Lucius était affecté d'une douleur au côté; tout le monde en désespèrait; le dieu lui rendit un oracle : qu'il vienne, qu'il prenne sur l'autel de la cendre, qu'il la mêle avec du vin et l'applique sur son côté. Et il guérit, et il rendit publiquement grâces au dieu, et la foule le félicita.

Julianus perdait du sang; tout le monde en désespèrait; le dieu lui rendit un oracle : qu'il vienne, qu'il prenne sur l'autel des pommes de pin, qu'il les mange pendant trois jours, mêlées avec du miel. Et il guérit, et il rendit publiquement grâces au dieu devant la foule.

Valerius Aper, soldat, était aveugle; le dieu lui rendit un oracle : qu'il vienne, qu'il prenne le

sang d'un coq blanc et le mêle à du miel; qu'il en fasse un collyre et le mette pendant trois jours sur ses yeux. Et il a vu, et il est venu rendre publiquement grâces au dieu."

Les quatre petits récits sont construits sur le même modèle. Ils comprennent chacun trois parties qui se succèdent dans le même ordre et avec les mêmes mots : il y a d'abord le nom du suppliant et la nature de sa maladie, puis l'oracle d'Esculape et les remèdes prescrits, et enfin la guérison et les remerciements adressés au dieu.

La répétition des mêmes expressions montre que pour la rédaction de ces documents, les prêtres utilisaient sûrement des formules convenues; il suffisait alors de modifier l'indication des circonstances.

Les quatre personnages dont les noms sont connus grâce à cette inscription étaient de basse condition : les deux premiers ne sont désignés que par un prénom, le troisième s'appelait Julianus, nom fréquent chez les esclaves de la maison impériale; quant au quatrième, l'inscription dit qu'il était simple soldat.

Un certain nombre d'inscriptions de Rome ont été dédiées à Esculape par des soldats, sans doute parce que dans leur métier, ils risquaient plus que d'autres

d'avoir à demander ses soins. Esculape était très populaire dans l'armée, ce qui contribua beaucoup à l'extension de son culte. Les soldats allaient en effet dans toutes les régions qui se trouvaient sous la domination romaine et jusque dans les endroits les plus éloignés.

D'après ces inscriptions, nous pouvons donc constater que sous l'Empire même et à l'époque de sa plus grande prospérité, seuls les hommes des basses classes de la société romaine avaient recours à Esculape. C'était leur seule ressource car ils ne pouvaient payer les médecins grecs comme le faisaient les riches. De plus, ils avaient dû être moins touchés que l'aristocratie par la vague de scepticisme, et croyaient sans doute beaucoup plus au pouvoir miraculeux des remèdes prescrits par le dieu.

c) Comparaison avec les tablettes votives des asklépieia grecs

L'usage de consigner par écrit le récit des guérisons et de mettre ces documents dans le sanctuaire du dieu était une coutume très généralement pratiquée dans l'Antiquité; les Romains l'avaient empruntée aux Grecs : dans tous les asklépieia helléniques, ces récits étaient conservés précieusement; les prêtres

les montraient aux fidèles comme des témoignages du pouvoir surnaturel du dieu. D'après Pline, c'est en lisant ces tablettes votives qu'Hippocrate se serait initié à l'art de la médecine.

Deux stèles sur lesquelles sont gravés les récits d'une cinquantaine de guérisons miraculeuses ont été trouvées sur l'emplacement du sanctuaire d'Epidaure (16) Il peut être intéressant de les comparer à la grande inscription précédente :

"Euphranes, enfant d'Epidaure. Cet enfant, qui avait la pierre, s'endormit. Il lui sembla que le dieu, debout devant lui, lui disait : "Que me donneras-tu si je te guéris ?" Et il répondit : "Dix osselets". Et le dieu lui dit, en riant, qu'il mettrait fin à son mal. Le jour venu, il sortit guéri.

Alkétas d'Halikè. Cet homme, étant aveugle, eut un songe. Il lui semblait que le dieu, s'approchant de lui, lui ouvrait les yeux avec les doigts, et il voyait pour la première fois les arbres du Hiéron. Le jour venu, il sortit guéri.

Cleinatas de Thèbes et ses poux. Cet homme, qui avait une quantité énorme de poux sur le corps, vint au Hiéron; il s'endormit et eut une vision; il lui semblait que le dieu, l'ayant dévêtu et mis tout nu

et debout devant lui, prenait un balai et lui nettoyait le corps de ses poux. Le jour venu, il sortit guéri."

Par leur composition et leur style, ces documents ressemblent à la grande inscription trouvée à Rome et sont inspirés par le même esprit. Les trois parties, nom du malade et de son mal, prescriptions d'Esculape, guérison, se rencontrent ici comme à Rome.

Nous pouvons cependant noter une différence : alors que les Romains proclamaient que la guérison avait eu lieu publiquement, les Grecs n'en parlent pas. Cela peut s'expliquer par la différence d'époque : les stèles d'Epidaure datent du IVe siècle avant J.C., alors que le paganisme hellénique était florissant; l'inscription de Rome date du IIe siècle après J.C., à une époque où les Romains croyaient moins facilement à ce genre de prodige et avaient donc besoin de plus de preuves.

En Grèce d'autre part, les manifestations surnaturelles ont une place plus importante : le dieu apparaît aux malades, leur parle et les soigne lui-même. A Rome, sur les quatre guérisons mentionnées, une seule a une apparence miraculeuse : celle de l'aveugle Caius qui a recouvré la vue au contact de l'autel. Dans les autres cas, le dieu a seulement

prescrit un traitement. Les Grecs du IVe siècle expliquaient par le merveilleux et le surnaturel les évènements de la vie humaine comme les phénomènes de la nature. Les Romains avaient l'esprit moins imaginatif et plus pratique; "ils voulaient que leurs prières eussent un effet immédiat et palpable; peu leur importait qu'on y aidât et qu'un médicament administré à propos secondât l'influence secrète de la divinité." (17)

5°) Les "Donaria"

Les Romains avaient adopté la coutume grecque de déposer des offrandes dans les sanctuaires des divinités guérisseuses et notamment d'Esculape. Ces objets étaient le plus souvent offerts en remerciement, par les malades guéris grâce au dieu, mais aussi en vue d'obtenir la guérison.

En plus des inscriptions qui relataient ces miracles, on trouve des objets de marbre, de métal, ou de terre cuite, qui représentaient le dieu lui-même ou le malade, ou très souvent aussi, les parties du corps qui avaient été guéries. Tibulle nous dit que de petites peintures étaient également déposées comme ex-voto dans les temples des divinités médicales.

Ces "donaria" de toutes sortes étaient si nombreux

que des locaux spéciaux avaient été construits près des temples pour les recevoir. Pour faire de la place, les plus anciens étaient enlevés de ces endroits, mais, en tant qu'objets consacrés au dieu, ils n'étaient pas jetés; ils étaient placés dans des fosses appelées "favissae". Les fouilles effectuées ont permis d'en découvrir plusieurs, qui contenaient de nombreux "donaria".

Ces objets étaient de fabrication grossière et ne présentent pas d'autre intèrêt que celui de témoignages. Ils renseignent sur la dévotion et la condition des fidèles, ainsi que sur les connaissances médicales et anatomiques de l'époque.

Les "donaria" dans l'Antiquité pouvaient être faits en terre cuite, en pierre, en marbre, et en métal plus ou moins précieux, bronze, argent, ou même or. La richesse des offrandes variait évidemment avec la condition sociale des fidèles. Nous savons qu'Esculape à Rome avait surtout une clientèle de pauvres gens, qui devaient sans doute offrir pour la plupart des objets en terre cuite, dont un grand nombre a d'ailleurs été retrouvé.

La plupart des "donaria" représentent des membres ou des organes du corps humain : les mains, les pieds,

les oreilles, les organes génitaux, les intestins, etc... Les uns sont figurés avant la guérison, montrant ainsi la maladie dont souffrait le fidèle; les autres montrent des organes ou des membres sains, témoignant des bons soins du dieu.

A Rome, de nombreux "donaria" ont été retrouvés au fond du Tibre, qui servait sans doute de "favissae" pour le temple d'Esculape dans l'île. Certains ont été trouvés sur la rive gauche, près du pont Fabricius, disposés en rangées le long de la rive, assez loin du sanctuaire. M. Besnier suppose avec R. Lanciani que "les rues qui conduisaient du Champ de Mars au temple d'Esculape en passant par le pont étaient bordées de boutiques où l'on vendait aux fidèles des objets de terre cuite préparés à l'avance. De tous temps, on a élevé aux abords des lieux de pélerinages des baraques pour les marchands d'objets de piété. Le malade qui venait invoquer dans l'île tibérine l'assistance du dieu médecin passait devant les échopes où s'offraient à ses regards des représentations figurées de toutes les parties du corps; il n'avait qu'à choisir, d'après la nature de son mal et les ressources de sa bourse." (18)

III - ROLE SOCIAL DE LA MEDECINE ASCLEPIENNE A ROME

Tous les témoignages le confirment, la clientèle d'Esculape fut surtout faite de soldats et d'esclaves. Cette médecine de "dispensaire" avant la date joua finalement un grand rôle dans la vie romaine.

L'empire était en effet construit et maintenu par la force, et par l'utilisation d'une main d'oeuvre importante composée essentiellement d'esclaves. Les soldats et les esclaves constituaient cette plèbe romaine taillable et corvéable à merci par les riches citoyens. Toutefois, il importait que la plèbe puisse se maintenir en bonne santé afin de travailler et d'assurer les tâches qu'on lui demandait. Le soutien des prêtres d'Esculape par l'état semble avoir été motivé moins par un souci de charité publique, que par celui de garder à Rome une main d'oeuvre peu coûteuse et peu exigeante.

C I N Q U I E M E P A R T I E

LES CONSULTATIONS : INCUBATION ET PRESCRIPTIONS

LA MEDECINE RELIGIEUSE D'ESCULAPE

FACE A LA MEDECINE LAIQUE

I - L'INCUBATION

C'est par des oracles que le dieu a manifesté sa volonté à Caius, Lucius, Julianus, et Valerius Aper. Les mêmes mots se retrouvent quatre fois dans l'inscription romaine : "le dieu rendit un oracle".

L'incubation, coutume grecque, consistait à dormir dans les temples pour y recevoir en songe la visite ou les avis d'un dieu.

Les consultations d'Esculape avaient lieu pendant la nuit. La plupart du temps, des portiques étaient aménagés auprès des asklépieia pour y recevoir les malades qui voulaient pratiquer l'incubation. Pendant leur sommeil, Esculape leur apparaissait pour leur prescrire des traitements ou les soigner lui-même.

Aristophane, dans sa comédie du "Plutus", nous fait connaître l'incubation telle qu'elle se déroulait en Grèce dans l'aslépieion d'Athènes.

Le "Curculio" de Plaute nous montre que les Romains à l'époque républicaine connaissaient parfaitement l'incubation. On peut supposer qu'elle fut pratiquée dans le sanctuaire d'Esculape à Rome de la même façon qu'en Grèce. Elle est vivement attaquée par Cicéron dans son traité "De Divinatione" (1) : "Comment admettre que les malades aillent demander des remèdes à

l'interprète des songes plutôt qu'au médecin ? Ainsi Esculape et Sérapis pourraient nous prescrire la guérison de nos maux par les rêves, et Neptune serait incapable de diriger les pilotes par le même secours ? Minerve fera des cures sans qu'interviennent les médecins, et les Muses ne communiqueront pas à ceux qui rêvent la connaissance de l'écriture, de la lecture et des autres sciences ? Cependant, si la guérison d'une maladie s'obtenait par le sommeil, nous pourrions acquérir pareillement toutes les connaissances que je viens d'énumérer; mais comme il n'en est rien, j'en conclus que la médecine ne nous est pas plus donnée que le reste." Pourtant ces critiques mêmes prouvent qu'il y avait à Rome à cette époque, de nombreux partisans de l'incubation, sinon Cicéron n'aurait pas jugé utile d'écrire ces lignes.

Nous n'avons aucun renseignement sur la manière dont étaient organisées les "apparitions" d'Esculape.

Etait-ce un simple effet de l'imagination des fidèles à qui l'on avait dit et répété qu'ils allaient voir le dieu en songe ?

Ou bien les prêtres, non contents de suggérer et d'interpréter les songes, se donnaient-ils eux-mêmes l'apparence d'Esculape pour apparaître ainsi aux

malades ensommeillés sous les portiques ? "Cette hypothèse, dit M. Besnier, nous aiderait à comprendre la scène de Plutus et les stèles d'Epidaure; tous les clients d'Asklépios affirment qu'ils l'ont vu et entendu. Elle nous expliquerait aussi la valeur médicale de quelques-uns des traitements prescrits. Les déguisements que prenaient les prêtres leur permettaient de faire profiter les malades de leur expèrience et de leur savoir, car ils pouvaient ainsi les examiner facilement". (2)

II - LES PRESCRIPTIONS

De tous temps, dans les asklépieia, l'exercice de la médecine était lié à la célébration du culte. Les prêtres, instruits par l'observation, savaient diagnostiquer les maladies et les soigner dans la mesure du possible. Ils possèdaient des recueils de recettes, constitués peu à peu et tenus à jour continuellement. Aucun n'a laissé son nom dans l'histoire romaine. Ils s'attachèrent peu aux conceptions physiopathologiques et nous ne possèdons aucun texte permettant de leur attribuer des découvertes en physiologie, anatomie ou thérapeutique. Il est même vraisemblable qu'ils empruntèrent des "recettes" aux médecins grecs

qui exerçaient alors à Rome, car on retrouve les mêmes ingrédients.

Toutefois, cette médecine empirique ne semble pas avoir laissé un aussi mauvais souvenir chez les Romains que la médecine de tradition hippocratique. Peu de textes en parlent, certes, mais les prêtres d'Esculape ne furent pas en butte à des sarcasmes permanents, comme ce fut le cas des praticiens grecs. Cicéron, en les critiquant (3), fait exception, car les Romains, bien que sceptiques, les toléraient.

Les traitements prescrits nous sont connus essentiellement par les écrits de Pline l'Ancien (à qui l'on doit une énorme compilation de tous les textes anciens, dont beaucoup ont disparu depuis). Son "Histoire Naturelle Universelle", sorte d'encyclopédie des sciences de l'époque, apporte beaucoup de renseignements précieux sur les sciences médicales telles qu'elles étaient alors.

On a accusé Pline de prêter foi avec une crédulité infinie aux recettes les plus extravagantes et à toutes les superstitions. Il n'en est rien; il a seulement voulu faire part à ses contemporains de l'état de la science médicale en son temps, puisqu'il écrit en mentionnant ces prescriptions : "Il en est que l'on ne peut transcrire sans rire, mais on ne peut pas les

omettre puisqu'elles ont été recommandées." La science médicale des prêtres d'Esculape est un mélange de recettes utilisant tous les ingrédients possibles (animaux, végétaux, minéraux), dont certains ont une action thérapeutique indéniable.

1°) Remèdes d'origine animale

Nous en citerons pour exemple quelques-uns, tirés là encore des textes de Pline :

- Les maux de foie s'apaisent dès qu'on mange une belette sauvage ou son foie, ou bien un furet cuit comme un cochon de lait."
- "Les maux de rate se guérissent par l'application d'une rate fraîche de brebis."
- "En fixant les yeux sur un oiseau du nom d'ictère, dénommé ainsi pour son plumage (il s'agit du loriot ou merle jaune), on parvient à se débarasser de la jaunisse."
- "On procure aux femmes souffrantes de grands soulagements en leur appliquant sur le ventre un placenta de brebis."

Nous retrouvons dans ces affirmations un des rites les plus archaïques de toute l'histoire de la médecine, celui de la substitution. Son application indirecte était l'ingestion ou l'utilisation des organes des

animaux sacrifiés à des fins thérapeutiques, ce qui devait permettre au malade de s'imprégner des qualités physiques de ces organes sains.

Les animaux sacrifiés à Esculape furent essentiellement les serpents, les coqs, et les chiens.

a) Les serpents

Le célèbre serpent était représenté par les sculpteurs, enroulé autour du bâton d'Esculape (ce bâton noueux que le dieu tient à la main symbolisait les difficultés de la médecine. D'autres y voient également une allusion au médecin en tournée, avec son bâton lui servant de canne).

Festus pense que le serpent était consacré à Esculape, gardien de la santé, en raison de son regard perçant (4).

Pline l'Ancien croyait que c'était parce que son venin était parfois utilisé comme remède.

Macrobe pensait que si le serpent était consacré à Esculape et aux divinités guérisseuses en général, c'est parce que les corps humains "dépouillent la peau de la maladie et reprennent leur vigueur première" comme font les serpents à l'époque de la mue. (5)

Cela s'explique aussi et surtout par le fait que les serpents, vivant solitaires à la surface du sol,

passaient pour connaître les propriétés des plantes et symbolisaient la divination et la science médicale.

Quels qu'en soient les motifs, le serpent passait pour avoir des effets certains sur la santé :

- "Toute femme grosse qui passe sur une vipère avortera, à moins qu'elle n'ait dans une boîte un amphisbène vivant" (petit reptile annelé).
- "On guérit les personnes saisies de frissons causés par le froid en leur attachant au cou un amphisbène mort, car de tous les serpents, il sort le premier de son engourdissement et se met en route avant le chant du coucou."
- "Les meilleurs remèdes aux accidents du fondement sont... la dépouille de serpent macérée dans du vinaigre..."
- "La peau de couleuvre blanche, même vieille, enduite de vin, procure, dit-on, la prompte expulsion des dents."
- "On peut boire, pour combattre la fièvre quarte, une décoction de peau d'aspic à la dose d'un sixième de denier avec égale partie de poivre."

b) Les coqs

Le coq, animal favori d'Esculape, est aussi célèbre que le serpent. On connaît bien la coutume

de sacrifier des coqs au dieu médecin, à Rome comme en Grèce (6).

Le coq, dont le chant matinal chasse l'ombre et les influences maléfiques de la nuit, était à l'origine l'oiseau d'Apollon, dieu du soleil et de la lumière. Il devint aussi celui de son fils Esculape qui chassait les influences de la maladie.

Voici quelques exemples de traitements utilisant le coq :

- "Les petites pierres, retirées de la vessie des coqs et du jabot des ramiers, ensuite pulvérisées et mises en légère quantité dans la boisson du malade, sont souveraines contre les embarras des voies urinaires."
- "Le jabot de coq, desséché et mêlé à quelque breuvage, ou grillé frais, diminue la pituite et les toux matinales."
- "On frotte le furoncle avec de la fiente de coq fraîche délayée dans du vinaigre."
- "On emploie la fiente blanche de coq, gardée dans une boîte de corne pleine d'huile, pour effacer les taches blanches de la peau et guérir les cicatrices."
- "Les testicules de coq, pris immédiatement après la conception, donnent au foetus le sexe mâle."

D'autre part, nous avons vu sur les inscriptions

que Valerius Aper avait recouvré la vue après s'être appliqué sur les yeux pendant trois jours un mélange de sang et de miel; or, ce sang était celui d'un coq blanc (On se servait des victimes blanches de préférence pour les sacrifices expiatoires).

c) Les chiens

- "Les rhumes de cerveau se guérissent dès qu'on enveloppe le doigt d'une peau de chien."
- "Les ulcères mous et humides des testicules sont guéris avec de la cendre de tête de chien brûlée fraîche."
- "La région précordiale comprend l'ensemble des viscères. En quelque point de cette région qu'on ressente de la douleur, elle passera si l'on approche de la partie malade un jeune chien, qui doit être enterré ensuite."
- "Les meilleurs remèdes aux accidents du fondement sont la cendre de tête de chien, (...) la cendre de crottes blanches de chien macérée dans de l'huile rosat"
- "Les os fracturés se consolident en quatorze jours par l'emploi de la cervelle de chien."
- "La gale cède à l'application de sang de chien."
- "On fait évacuer les eaux en frottant le ventre d'un hydropique avec la matière qu'un chien a donnée."

- "Les verrues disparaissent par l'application d'urine de chien."

- "Le lait de la chienne accélère l'accouchement; son placenta, pourvu qu'on le mange sans qu'il ait touché terre, prévient les fausses couches." (Faut-il voir là une hormonothérapie per os avant la date ?)

Festus rapporte que dans le temple d'Esculape à Rome, il y avait des chiens, car d'après lui et Lactance, c'est une chienne qui aurait nourri Esculape enfant.

Elien dit qu'ils avaient le pressentiment des épidémies et que c'est la raison pour laquelle ils étaient consacrés à Esculape.

Les stèles d'Epidaure témoignent que les chiens aussi soignaient les plaies comme les serpents.

En outre, le chien, symbole de la vigilance, convenait bien au gardien de la cité.

Enfin, selon la légende la plus connue, Esculape abandonné par sa mère, la nymphe Coronis, sur le mont Myrgion dans le Péloponnèse, y avait été nourri par une chèvre et gardé par un chien. Pausanias rapporte que ce chien était représenté couché auprès de la célèbre statue chryséléphantine d'Asklépios à Epidaure.

d) Les chèvres

A ces animaux, il faut ajouter les chèvres, qui occupent une place particulière, comme nous allons le montrer. Nous avons vu plus haut que, selon la légende, Esculape enfant fut nourri par une chèvre. Cette légende peut être mise en rapport avec la défense d'immoler des chèvres au dieu.

Pour Servius, la chèvre lui aurait été vouée "per contrarietatem", de la même façon que le bouc qui ravage les vignes était voué à Bacchus : Esculape est le dieu de la santé, et la chèvre passait pour avoir toujours la fièvre.

Il ne faut pas oublier non plus qu'Esculape était d'une certaine manière associé à la vigne, comme nous l'avons plus haut, et que la chèvre lui a peut-être été attribuée pour la même raison que le bouc à Bacchus.

En ce qui concerne les chèvres, il est donc intéressant de noter que, bien que cet animal fût consacré au dieu, son immolation, et par là même son utilisation à des fins thérapeutiques, était interdite.

2°) Remèdes d'origine végétale

Il ne faudrait pas conclure de ces quelques exemples que la médecine asclépienne n'était qu'un conglomérat de superstitions plus proches de la

sorcellerie que d'une idée médicale, même embryonnaire.

Les médecins d'Esculape tenaient une bonne partie de leurs connaissances de leurs confrères grecs d'Epidaure qui avaient été, eux, de très bonne heure en contact avec les médecins égyptiens. J. Bayet, dans son "Histoire politique et psychologique de la religion romaine", fait remarquer cette filiation lointaine : "Le dieu Hermès Trismégiste (trois fois très grand) qui est le Toth des Egyptiens passait pour avoir transmis ses leçons à trois élèves, Tat, Asklépios, et Ammon. Le "Corpus Hermeticum" nous a conservé dix neuf dialogues ou exposés, la plupart en grec, et s'échelonnant apparemment de 100 à 300 de notre ère, qui contiennent cet enseignement avec des variantes mythiques ou cosmogoniques notables."

Or les médecins égyptiens possèdaient une science médicale déjà fort développée 15 siècles avant J-C, qui nous est connue par plusieurs papyrus dont le plus célèbre est le papyrus Ebers, véritable encyclopédie médico-chirurgicale de l'époque. Ils étaient principalement passés maîtres dans l'art d'utiliser des plantes médicinales dont les effets pharmacologiques étaient loin d'être négligeables. Nous nous intéresserons plus particulièrement à certaines, toujours citées par Pline, qui sont encore utilisées de nos jours.

a) L'Ephedra

Le suc extrait de ces petits arbustes poussant dans les sables du pourtour méditerranéen était donné à boire aux dyspnéiques et insuffisants respiratoires. Il s'agit là de l'utilisation des propriétés de l'éphédrine, principal alcaloïde extrait de cette plante. L'éphédrine a une action sympathicomimétique comparable à l'adrénaline : on a dit que l'éphédrine était une adrénaline végétale. Les effets en sont généralement moins brusques, mais cinq à huit fois plus durables. Son grand avantage est d'être active per os.

Excitant du centre respiratoire bulbaire, et bronchodilatatrice, en outre de faible toxicité, elle était donc utilisée à bon escient dès l'Antiquité.

b) L'amagallis

Cette petite fleur de la famille des Primulacées, appelée également "mouron rouge", était employée avant les interventions sur cataracte pour son action mydriatique.

c) La belladone et la jusquiame

La belladone ou la jusquiame était également employée dans les mêmes circonstances et pour les mêmes raisons. En décoction la jusquiame servait également de

narcotique. On sait que cette plante, riche en alcaloïdes contient de l'hyosciamine (isomère de l'atropine) et de la scopolamine dont les effets parasympatholytiques sont, on le voit, connus depuis longtemps. Peut-être faut-il expliquer par l'emploi de telles plantes, l'état d'euphorie des malades, et leur certitude d'avoir vu Esculape en songe.

d) La thériaque

Ce médicament, présenté sous forme pâteuse, était composé d'une soixantaine de drogues différentes parmi lesquelles une assez forte dose d'opium, de l'opoponax (ombellifère donnant une gomme résine aujourd'hui employée en parfumerie), des noix, des figues, etc... Tous ces produits devaient être macérés dans du vin avant d'être mélangés les uns aux autres.

La thériaque était réputée avoir des propriétés mithridatisantes (On dit qu'elle avait été confectionnée à la demande de Mithridate, roi du Pont). Pline signale qu'en fait la première thériaque fut préparée par les médecins d'Antiochus III (IIe siècle avant J-C) et que cette formule fut inscrite à l'entrée du temple de l'île tibérine. Par la suite, la formule subit de nombreuses modifications et on y incorpora, entre autres, des serpents !

3°) Le vin

Parmi les autres médicaments fréquemment employés par les prêtres d'Esculape, le vin occupe une place très importante. Nous avons vu précédemment, dans le chapitre concernant les inscriptions, que Lucius avait appliqué sur son côté malade, un mélange de cendre et de vin.

Le vin était utilisé soit en application externe (car, selon la tradition, Phylias, combattant Xerxès, fut guéri par des applications de vin de myrrhe), soit en usage interne, principalement comme solvant des différents médicaments cités plus haut et également comme reconstituant.

Pline, parlant de la préparation du vin, nous enseigne qu'on le faisait bouillir avec différentes substances chargées de l'adoucir et de le rendre moins violent, telles que le lentisque, la fleur de résine, la térébenthine, ou la colophane qui est plus épaisse.

Le vin de scille, préconisé comme digestif, se préparait à l'aide des bulbes de cette plante recueillis quarante jours avant la vendange, puis desséchés et déposés dans le moût pendant une dizaine de jours. Toutefois, si l'action pharmacologique de la scille est certaine du fait de sa richesse en hétérosides cardiotoniques et diurétiques, celle-ci est actuellement

contre-indiquée en cas de troubles gastrointestinaux, du fait de son action irritante sur les muqueuses. On peut donc remarquer là une erreur dans les indications d'emploi de cette plante (Peut-être d'ailleurs ne s'agit-il que d'une erreur de la part de Pline).

Tous ces vins devaient être conservés dans des amphores ayant contenu du vinaigre, ou imprégnées d'huile sur leurs parois internes. A côté d'une cinquantaine de variétés de vins connues, on préparait aussi des vins artificiels en mélangeant à ce liquide, soit du millet, soit de la myrte, soit même des asperges, des oignons, de la sariette, du serpolet.

Les propriétés du vin étaient intéressantes car l'eau et l'alcool sont de bons agents de dissolution. L'eau lui donne la propriété de dissoudre des matières salines, gommeuses, et autres extraits du raisin; quant à l'alcool, il dissoud les parties huileuses et résineuses des substances. Les acides et autres composants ne sont pas non plus sans importance, ce qui fait que pendant longtemps, le vin n'eut pas d'équivalent, et ne fut remplacé par aucun autre liquide, pour ce qui est de l'utilisation médicale.

4°) Le miel

Le miel figurait également dans la pharmacopée

des prêtres d'Esculape, et y jouait le rôle attribué aujourd'hui au sucre. Grâce à son pouvoir lénitif, il avait une place importante dans les remèdes et les formules magiques : nous avons vu que Julianus qui perdait son sang devait se nourrir de pommes de pin mêlées à du miel, et que Valerius Aper avait recouvré la vue après s'être appliqué sur les yeux un mélange de sang et de miel.

On peut cependant se demander si on accordait au miel un pouvoir en soi, ou bien s'il servait seulement à adoucir certaines préparations et emplâtres, et à masquer le goût désagréable d'autres produits plus efficaces mais moins engageants (De la même façon qu'actuellement, certains comprimés, par exemple, sont enrobés de sucre). Le fait qu'il n'était pour ainsi dire jamais employé seul mais en complément d'autres remèdes, semble corroborer l'hypothèse de son utilisation comme excipient.

Les collyres étaient également utilisés, mais nous ne pouvons donner de composition précise se rapportant à ceux employés dans l'île tibérine. En effet, le treizième volume du "Corpus inscriptiorum" de Mommsen contient seulement des inscriptions de la Dacie romaine (Transylvanie). Toutefois, cet ouvrage cite un collyre

d'oculiste romain, le dialibanum, à base d'encens dissous dans un blanc d'oeuf, prescrit dans les ophtalmies débutantes. On peut penser que les prêtres d'Esculape devaient utiliser à peu près les mêmes ingrédients.

Ils savaient aussi faire des saignées dont ils avaient (tout comme leurs confrères laïcs) tendance à abuser.

En outre, ils prescrivaient les régimes alimentaires qui convenaient, associés à une physiothérapie balbutiante.

Les nombreux médicaments prescrits aux malades par Esculape et ses prêtres n'eurent certainement pas autant de succès que le disent les inscriptions, car il faut faire la part de l'imagination et de la superstition des fidèles. On peut penser en tout cas que ces remèdes avaient un bon effet moral sur ces malades croyants, qui avaient la ferme conviction de sortir guéris du sanctuaire. Ainsi, l'influence du moral sur l'état physique était déjà connue dans l'Antiquité, et la médecine psychosomatique ne date donc pas d'aujourd'hui.

C'est là certainement l'aspect le plus important du rôle salutaire de ces prêtres-médecins qui s'occupèrent pendant plusieurs siècles de la santé de toute cette partie défavorisée de la population romaine.

III - LA MEDECINE RELIGIEUSE ASCLEPIENNE FACE A LA MEDECINE LAIQUE HIPPOCRATIQUE

Face à cet exercice sacerdotal de la médecine, existait, nous l'avons dit, une médecine laïque exercée principalement par des médecins eux aussi d'origine grecque, mais de formation hippocratique. Elles ne furent pas rivales : elles n'intéressaient pas les mêmes couches de la population romaine, et utilisaient finalement à peu près les mêmes méthodes thérapeutiques, à cela près que l'incubation était plus prosaïquement remplacée par une consultation.

Les médecins laïques se voulaient de tradition hippocratique, c'est-à-dire disciples du maître de Cos et fidèles à son enseignement. Attachés, beaucoup plus que les prêtres d'Esculape, à l'objectivité, et essayant de ne retenir que des faits bien établis, ce sont eux qui finalement firent progresser la médecine romaine, sans toutefois faire de découvertes remarquables. Celse en est le meilleur exemple : "Puisque les choses

incertaines ne sont pas compréhensibles , dit-il, mieux n'utiliser que celles qui sont assurées et démontrées, comme on le fait dans tous les autres arts : l'agriculteur comme le pilote ne se forment pas dans les discussions spéculatives, mais dans la pratique ... Si l'art de raisonner faisait les bons médecins, il n'y en aurait pas de meilleurs que les philosophes; mais ceux-ci excellent dans la science des mots et ne possèdent point celle qui guérit ... Un homme privé du don de s'exprimer mais versé dans la pratique serait certes un plus grand médecin que s'il avait cultivé l'art de bien dire sans s'appuyer sur l'expérience ... La médecine est liée à la théorie, mais doit se fonder sur les phénomènes visibles; les causes doivent être écartées, non pas de l'esprit du médecin, mais de l'art proprement dit."

Cette médecine "plus sérieuse" trouvera son achèvement avec Gallien qui restera pendant des siècles avec Hippocrate "la Bible" des médecins médiévaux.

C O N C L U S I O N

En bref, voici les conclusions que nous avons tirées de notre étude :

La médecine et le culte d'Esculape furent importés à Rome en 291 avant J.C. Ils furent d'autant mieux accueillis par les Romains qu'aucun dieu auparavant n'avait vraiment été spécialisé dans ce rôle de médecin et de guérisseur, qu'il devait toujours garder à l'exclusion de tout autre. A l'arrivée d'Esculape, les autres dieux qui étaient parfois invoqués comme médecins, et notamment son père Apollon, perdirent cette attribution, du moins en grande partie.

Nous avons vu que le temple du dieu était essentiellement un hôpital à caractère religieux, conçu selon des règles d'hygiène élémentaires, et finalement assez semblable aux établissements hospitaliers du Moyen-Age.

La clientèle d'Esculape à Rome était constituée de la majeure partie de la population, c'est-à-dire des petites gens. Les riches avaient en effet les moyens de payer des médecins libéraux de formation hippocratique.

Les oracles étaient en fait de véritables consultations médicales, puisque, si c'était le dieu qui était censé apparaître en songe aux fidèles, c'était

les prêtres qui savaient diagnostiquer les maladies, et les soignaient dans la mesure du possible. Ils possèdaient des recueils de recettes constitués peu à peu et tenus à jour continuellement. Ils connaissaient les propriétés des plantes, et les qualités du vin et du miel. Ils savaient aussi faire des saignées, fabriquer des emplâtres et des collyres, et prescrire les régimes qui convenaient. Toute cette pratique s'appuyait sur une bonne connaissance psychologique du malade. Ces prêtres médecins eurent donc un rôle bienfaisant sur cette partie défavorisée de la société romaine.

Nous connaissons tout cela grâce aux ex-votos, statuettes ou textes, relatant la guérison des malades, et qui, selon la coutume, étaient offerts au dieu en remerciement.

Les cultes étrangers apparus à Rome dans sa période décadente, ainsi que le Christianisme, contribuèrent à la disparition du culte d'Esculape. Toutefois, l'importance médicale de celui-ci en son temps fut telle qu'aujourd'hui encore, le nom d'Esculape est indissociable de la tradition médicale et demeure présent dans le symbole du caducée.

NOTES

INDEX ALPHABETIQUE DES AUTEURS ANCIENS CITES

BIBLIOGRAPHIE

TABLE DES MATIERES

NOTES

Première partie

1) Sur la médecine en Grèce, cf.
   - Dr Vercoutre, "La médecine sacerdotale dans l'Antiquité grecque", Revue Archéologique, 1885, t. II, p. 273; 1868, t. 1, p. 22.
   - Dr Courtois-Suffit, "Les temples d'Esculape, la médecine religieuse dans la Grèce ancienne", Archives générales de médecine, 1891, p. 576.
2) Daremberg, "De l'état de la médecine entre Homère et Hippocrate", Rev. Archéol., 1868, t. II, p. 345; 1869, t. I, p. 63, 119, 259.
3) Arnobe, "Adversus Nationes", VII, 32.
4) Varron, "De lingua latina", VI, 21.
5) Festus, "De Verborum Significatu", 123.
6) cf. ci-dessous, p. 87, 88.

Deuxième partie

1) Tite-Live, "Ab Urbe Condita", X, 47.
2) Tite-Live, XI, Epitome.
3) Valère Maxime, "Facta et dicta memorabilia", 1, 8, 2.
4) Ovide, "Métamorphoses", XV, 622-744.
   Traduction de Georges Lafaye (Editions G. Budé):

"Dîtes-moi maintenant, Muses, divinités tutélaires des poètes (...) comment le fils de Coronis fut reçu dans l'île que le Tibre entoure de ses eaux profondes et mis au nombre des dieux de Rome. Jadis une horrible contagion avait infecté l'air du Latium et les corps exsangues, décolorés par la maladie, offraient un spectacle hideux. Lorsque, découragés par le nombre de funérailles, les Romains voient que les efforts des hommes et l'art des médecins sont impuissants, ils implorent l'assistance du ciel; ils envoient consulter à Delphes, centre du monde, l'oracle de Phoebus; ils supplient le dieu de les secourir dans leur détresse par une réponse salutaire, et de mettre fin aux maux d'une si grande ville; le temple, le laurier, et le carquois que porte le dieu lui-même, tout tremble à la fois; le trépied fait entendre du fond du sanctuaire ces paroles qui frappent les esprits saisis de crainte : "Ce que tu viens chercher ici, Romain, tu aurais dû l'aller chercher dans un lieu plus rapproché. Pour diminuer le nombre de vos deuils, vous avez besoin, non pas d'Apollon, mais du fils d'Apollon. Partez sous d'heureux auspices et faites venir chez vous celui que j'ai engendré." Lorsque la sage assemblée du Sénat a été informée des ordres du dieu, elle cherche quelle est la ville qu'habite le jeune fils de Phoebus et elle envoie des députés que les vents conduiront aux rivages d'Epidaure. Apeine y ont-ils abordé avec leur

navire aux flancs courbés qu'ils se présentent devant le Conseil des Anciens de la ville grecque; ils le prient de leur donner le dieu dont la présence doit mettre fin aux pertes de la nation Ausonienne, comme l'a déclaré un oracle certain. On discute et les avis sont partagés; les uns estiment qu'on ne peut pas refuser le secours; beaucoup d'autres conseillent de résister, de ne pas se priver, en livrant le dieu, de sa présence tutélaire. Pendant qu'ils hésitent, le crépuscule a chassé la lumière du soir et la nuit a enveloppé la terre de ses ténèbres, lorsque tu vois en songe, ô Romain, le dieu secourable se dresser devant ton lit, mais tel qu'il est toujours dans son temple, sa main gauche tenait un bâton rustique, sa main droite caressait sa longue barbe; d'une voix calme, il prononce alors ces paroles : "Ne crains rien; je viendrai, et je quitterai mon image; Regarde seulement ce serpent qui entoure mon bâton de ses noeuds; considère-le avec attention pour pouvoir le reconnaître. Je prendrai sa forme, mais je serai plus grand; tu me verras cette haute taille qui convient aux corps divins quand ils se métamorphosent." Aussitôt la voix se tait, le dieu disparaît, en même s'évanouit le sommeil et le jour bienfaisant se montre dès que le sommeil s'est enfui. L'aurore nouvelle avait chassé les feux des astres; ne sachant à quoi se résoudre, les chefs de la cité se rendent dans le temple magnifique du dieu qu'on leur demande; ils le

prient d'indiquer par des signes divins dans quel séjour il veut lui-même résider. Ils avaient à peine fini de parler que le dieu, sous la forme d'un serpent doré, portant une haute crête, s'annonce par un sifflement; à son arrivée, la statue, l'autel, la porte, le pavé de marbre, le faîte revêtu d'or, tout est ébranlé; il se dresse jusqu'à la poitrine au milieu de l'édifice et promène autour de lui des regards étincelants. La foule est saisie de frayeur; le prêtre, dont la vénérable chevelure est ceinte d'une bandelette blanche, a reconnu la divinité; il s'écrie : "Voici le dieu ! Voici le dieu ! Que vos pensées, que vos langues me secondent, ô vous tous qui êtes ici présents. Puisse ton apparition, ô dieu tout puissant, être pour nous un heureux présage ! Protège des peuples qui honorent tes autels." Tous les assistants adorent le dieu qui s'offre à leur vue; ils répètent la prière du prêtre et les envoyés du peuple d'Enée le secondent pieusement de la pensée et de la voix. Le dieu fait un signe d'assentiment; il agite sa crête pour donner un gage certain de sa bienveillance et sa langue vibrante pousse des sifflements répétés. Alors il glisse sur les degrés resplendissants, il tourne la tête en arrière et, avant de partir, il jette un regard sur l'antique autel; il salue sa demeure accoutumée et le temple qu'il habitait. Puis son corps immense rampe sur la terre, couverte des fleurs qu'on lui jette; il déroule ses

anneaux, et, traversant la ville, il se dirige vers le port, dont un môle protège les contours. Là, il s'arrête, il semble, d'un air bienveillant, congédier son cortège et la foule qui le suit pour lui faire honneur; enfin, il prend place sur le navire ausonien; la carène a senti qu'elle portait un dieu, elle a fléchi sous son poids. Les Enéades se réjouissent; après avoir immolé un taureau sur le rivage, ils dénouent les cordages bien tordus qui retenaient le navire couronné de fleurs. Déjà une brise légère lui avait donné l'élan; le dieu se dresse de toute sa hauteur et, appuyant sa tête sur la poupe recourbée, il contemple l'onde azurée; poussé par les doux zéphyrs sur la mer ionienne, le vaisseau, quand la fille de Pallas se levait pour la sixième fois, atteint l'Italie. Il passe devant les rivages de Lacinium (...). Enfin on arrive à Castrum, aux champs sacrés de Lavinium et à l'embouchure du Tibre. Là, tout un peuple confondu se précipite à la rencontre du dieu; les mères, les pères, et les vierges qui veillent sur tes feux, ô troyenne Vesta; tous le saluent par des cris d'allégresse; partout où le navire rapide rencontre le courant du fleuve, sur les autels dressés tout le long des deux rives, l'encens pétille et emplit l'air de fumées odorantes; partout les victimes égorgées arrosent d'un sang chaud les couteaux qui les frappent. Maintenant on était entré dans la capitale du monde, dans la ville de Rome; le

serpent se dresse, il agite son cou appuyé au sommet du mât et regarde tout autour de lui quelle est la demeure qui lui convient. Là où le cours du Tibre se divise en deux parties, il est un lieu qu'on nomme l'Ile; le fleuve étend des bras égaux sur les deux flancs de ce terrain qu'il enveloppe. C'est là qu'au sortir du vaisseau latin se rend le serpent né de Phoebus; reprenant sa figure divine, il met un terme au fléau; sa présence a sauvé la ville."

5) Aurelius Victor, "De Viris Illustribus", 22.
Oroso, "Historiae adversus Paganos", III, 22.
Strabon, "Geographica", XII, 5, 3.
Pline, "Histoire naturelle", XXIX, 4, (22).
Lactance, "Divinae Institutiones", 11, 8.
Claudien, "De Consulatu Stilichonis", 111, 171.
Augustin, "De civitate Dei", 111, 12; 111, 17.
Arnobe, "Adversus Nationes", VII, 41-45.

6) cf. ci-dessous, p. 78 sqq.

7) Macrobe, "Les Saturnales", I, 20, 1-4.
Traduction de Henri Bornecque :
"Si l'on met un serpent au pied des statues d'Esculape et de Salus, c'est que ces divinités se ramènent à l'essence du soleil et de la lune. Esculape est ce principe de vie et de santé qui émane de la puissance du soleil et qui soutient les esprits et les corps des mortels... Si donc à leurs statues l'on joint des représentations de serpents, c'est que, grâce à ces divinités, les corps humains,

ayant dépouillé, pour ainsi dire, la peau de la maladie, reprennent leur vigueur première, comme font les serpents, lorsque, chaque année, ils ont dépouillé la peau de la vieillesse. C'est pour la même raison que le soleil est aussi représenté par un serpent... On dit, en effet, que le serpent, par sa vue perçante et vigilante, participe de la nature de cet astre, et que pour cette raison, les édifices publics, les sanctuaires, les oracles, les trésors sont confiés à la garde des serpents.

Quant à Esculape, il se confond avec Apollon, comme le prouve, non seulement le fait qu'on le croit son fils, mais le don de prophétie qu'on lui attribue à lui aussi. En effet Apollodore, dans les livres ayant pour titre : "Sur les dieux", écrit qu'Esculape préside aux divinations et aux augures, chose toute naturelle, s'il est vrai que l'art de la médecine et celui de la divination sont étroitement liés. En effet, le médecin diagnostique les biens ou les maux qui doivent survenir au corps; comme le dit Hippocrate, il faut que le médecin dise du malade "ce qui est, ce qui a été, ce qui doit être", de même que l'art des divinations embrasse "ce qui est, ce qui sera, ce qui a déjà été".

8) Pline, "Histoire naturelle", XXIX, 1, (8).

9) Festus, "De Verborum Significatu", 110.

10) Plutarque, "Questions romaines", XCIV.

11) Le Gall, "Recherches sur le culte du Tibre", Paris, 1953, p. 104, 105.

Troisième partie

1) cf. ci-dessus, p. 29 sqq.

2) Ovide, "Fastes", I, 289-294.

3) M. Besnier, "L'île tibérine dans l'Antiquité", Paris, 1902, p. 189.

4) Sur les ex-votos et les inscriptions votives, cf. ci-dessous, p. 61 sqq.

5) P. Girard, "L'Asklépieion d'Athènes", Paris, 1881, p. 5.

6) cf. ci-dessous, p. 52 sqq.

7) Ennius, "Achilles", v. 119.

8) Tite-Live, II, 5.
Plutarque, "Poplitées", 8.

9) M. Besnier, opus cité, p. 201.

10) Von Duhn, "Due bassorilievi del palazzo Rondinini", dans les "Mittheil. des archäol. Instit., Roem. Abth.", 1886, p. 172. (cité par M.Besnier).

11) P. Girard, opus cité, p. 126.

Quatrième partie

1) A. Bouché-Leclercq, "Histoire de la divination dans l'Antiquité", t. III, p. 295.

2) A. Gauthier, "Recherches historiques sur l'exercice de la médecine dans les temples, p.116.

3) Valère Maxime, opus cité, 1, 8, 2.

4) Bouché-Leclercq, opus cité, t. III, p. 297.

5) Bouché-Leclercq, opus cité, p. 296.

6) Pline, opus cité, XXIX, 1, 3.

7) Plaute, "Curculio", v. 14-62; v. 216-221; v. 246-263.

8) Tite-Live, "Ab Urbe Condita", XL, 37, 2-3. Traduction de G. Dumézil, "La religion romaine archaïque", Paris, 1966, p. 431.

9) Suétone, "Claude", 25, 2. Traduction de Henri Ailloud.

10) C.I.L., VI, 7.

11) C.I.L., VI, 2230.

12) C.I.L., VI, 8.

13) C.I.L., VI, 17.

14) C.I.Gr., 5974.

15) C.I.Gr., 5980.

16) Elles ont été publiées par Cavvadias, les "Fouilles d'Epidaure", traduites par S.Reinach, Rev. arch., 1884, t. II, p.77; 1885, t. I, p. 252. et par Defrasse et Lechat, "Epidaure", p.142sqq.

17) M. Besnier, opus cité, p. 220.

18) M. Besnier, opus cité, p.237, 238, qui cite : R. Lanciani, "Pagan and christian Rome", p. 62.

Cinquième partie

1) Cicéron, "De Divinatione", II, 59, 123.

2) M. Besnier, opus cité, p. 228.

3) cf. ci-dessus, p. 73, 74.

4) Festus, opus cité, 67.

5) Macrobe, "Les Saturnales", I, 20, 1-4.

6) Platon, "Phédon", 118 A.
Tertullien, "Apologétique", XLVI, 5.

INDEX ALPHABETIQUE

DES AUTEURS ANCIENS CITES

ARISTOPHANE : 445 ? - vers 386 avant J.C.

ARNOBE : IIIe - IVe siècle après J.C.

AUGUSTIN : 354 - 430

AURELIUS VICTOR : IVe siècle après J.C.

CATON l'Ancien, dit aussi Caton le Censeur,
232 - 147 avant J.C.

CLAUDIEN : vers 365 - peu après 404

ELIEN : ? - vers 260 après J.C.

ENNIUS : 240 - 170 avant J.C.

FESTUS : IIe ou IIIe siècle

JEROME : 331 - 420

LACTANCE : vers 250 - 325

OROSE : vers 390 - ?

OVIDE : 43 avant J.C. - 17 après J.C.

PAUSANIAS : IIe siècle

PLAUTE : 254 avant J.C. - 184 avant J.C.

PLINE l'Ancien : 23 - 79

PLUTARQUE : 47 - 120

STRABON : vers 60 avant J.C. - ?

SUETONE : vers 75 - vers 160

TITE-LIVE : 59 avant J.C. - 17 après J.C.

VALERE MAXIME : Ier siècle après J.C.

VARRON : 116 - 26 avant J.C.

VITRUVE : Ier siècle avant J.C.

BIBLIOGRAPHIE

M. ALBERT — "Les médecins grecs à Rome", Paris, 1894

BARIETY et COURY — "Histoire de la médecine", Les grandes études historiques, 1 vol., Fayard, 1963.

J. BAYET — "Histoire politique et psychologique de la religion romaine", Paris, 1957.

M. BESNIER — "L'île tibérine dans l'Antiquité" Paris, 1902, p.32-44, p.135-244

G. BOISSIER — "La religion romaine d'Auguste aux Antonins", Paris.

A.BOUCHE-LECLERCQ — -"Histoire de la divination dans l'Antiquité", Paris, 1880, p.271 307.

-"Manuel des Institutions romaines" Paris, 1886, p. 492-547.

Dr COURTOIS-SUFFIT — "Les temples d'Esculape, la médecine religieuse dans la Grèce ancienne", Archives générales de médecine, 1891.

DAREMBERG — "De l'état de la médecine entre Homère et Hippocrate", Revue archéologique, 1868,t.III, p.345; 1869, t.I, p.63-119-259.

DEFRASSE et LECHAT "Epidaure, restauration et description", Paris, 1895.

G. DUMEZIL "La religion romaine archaïque", Paris, 1966.

E.J.EDELSTEIN, L. EDELSTEIN "Asclepius, A collection and interpretation of the testimonies", Baltimore, 1945.

P. FABRE "La religion romaine", au tome III (p. 293-432) de l'Histoire des religions dirigée par Brillant-Aigrain, Paris, 1955.

J. GAGE "Apollon romain, essai sur le culte d'Apollon et le développement du "ritus Graecus" à Rome des origines à Auguste", Paris, 1955.

A. GAUTHIER "Recherches historiques sur l'exercice de la médecine dans les temples chez les peuples de l'Antiquité", Paris, 1844.

P. GIRARD "L'Asklepieion d'Athènes", Paris, 1881.

A. GRENIER "Les religions étrusque et romaine", au tome III de la collection "Mana" Paris, 1948.

P. GRIMAL "Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine", Paris, 1951; article "Asclepios", p.53-54.

HOUDARD "Histoire de la médecine grecque depuis Esculape jusqu'à Hippocrate exclusivement", Paris, 1856.

J. LE GALL "Recherches sur le culte du Tibre", Paris, 1953.

J. MARQUARDT "Le culte chez les Romains" (traduit par Brissaud), Paris, 1889.

PAULY-WISSOWA-KROLL et nomb. collaborateurs, "Reäl Encyclopädie der Klassischen Altertumswissenschaft", Stuttgart, depuis 1893. Article "Asklepios" par Thraemer.

PLATNER-ASHBY "A topographical dictionary of ancient Rome", Rome, 1965.

REUTTER "Histoire de la Pharmacie à travers les âges", 2 vol., Peyronnet et Cie, 1931.

ROSCHER "Ausführliches Lexikon der griechischen und römischen Mythologie" Leipzig, 1884-1937;
- article "Genius" par Birt
- article "Asklepios" par Thraemer

L. SECHAN-P. LEVEQUE "Les grandes divinités de la Grèce", Paris, 1966.

The Oxford Classical Dictionary, Oxford, 1949; Article "Aesculapius".

THORWALD "Histoire de la Médecine dans l'Antiquité", 1 vol., Hachette, 1966

TSCHIRSCH — "Handbuch der Pharmakognosie", Leipzig, 1932.

Dr VERCOUTRE — "La médecine sacerdotale dans l'Antiquité grecque", Rev.Archéol. 1885, t.II, p.273-282, t.I, p.22.

A. WALTON — "The cult of Asklepios", dans les "Cornell Studies in classical philology", University of Ithaca, New-York, 1894.

TABLE DES MATIERES

Pages

INTRODUCTION 13

PREMIERE PARTIE : ORIGINE DU CULTE D'ESCULAPE ET SITUATION DE CE DIEU A ROME 16

I - La médecine et le culte d'Asklépios en Grèce 17

II - La médecine à Rome 19

III - Les divinités médicales des Romains 21

1) Salus, Meditrina

2) Attributions médicales des grands dieux 22

IV - Apollon et Esculape 23

V - Esculape fut-il toujours à Rome le dieu de la médecine ? 25

DEUXIEME PARTIE : ARRIVEE D'ESCULAPE A ROME 28

I - Analyse et essai de synthèse des sources antiques 29

1) Tite-Live 29

2) Valère Maxime 30

3) Ovide 31

4) Autres témoignages 33

II - La consultation des Livres Sibyllins 34

III - Le serpent sacré 34

IV - Le choix de l'île tibérine 36

1) Opinion des Anciens 37

a) Pline 37
b) Festus 38
c) Plutarque 38

2) Opinion des auteurs modernes 39

TROISIEME PARTIE : LE SANCTUAIRE D'ESCULAPE A ROME 42

I - Fondation du sanctuaire et fête annuelle 43

II - Situation et vestiges du sanctuaire 43

III - Les transformations du sanctuaire 44

1) Le temple sous la République 44
2) Le temple sous l'Empire 45

IV - Aspect et décoration du sanctuaire 47

V - Les dépendances du temple 49

VI - Aspect hospitalier du sanctuaire 52

QUATRIEME PARTIE : EXERCICE DE LA MEDECINE ASCLEPIENNE A ROME 54

I - Caractères de ce culte 55

II - Témoignages 57

1) Témoignage de Plaute 57

2) Témoignage de Tite-Live 59
3) Témoignage de Suétone 60
4) Les inscriptions 61
a) Inscriptions latines 61
b) Inscriptions en langue grecque 62
c) Comparaison avec les tablettes votives des Asklepieia grecs 65
5) Les "donaria" 68
III - Rôle social de la médecine asclépienne à Rome 71

CINQUIEME PARTIE : LES CONSULTATIONS : INCUBATION ET PRESCRIPTIONS LA MEDECINE RELIGIEUSE D'ESCULAPE FACE A LA MEDECINE LAIQUE HIPPOCRATIQUE 72
I - L'incubation 73
II - Les prescriptions 75
1) Remèdes d'origine animale 77
a) les serpents 78
b) les coqs 79
c) les chiens 81
d) les chèvres 83
2) Remèdes d'origine végétale 83
a) L'éphédra 85
b) L'amagallis 85
c) La belladone et la jusquiame 85
d) La thériaque 86
3) Le vin 87
4) Le miel 88

III - La médecine religieuse asclépienne
face à la médecine laïque hippocratique 91

CONCLUSION 93

NOTES 96

INDEX ALPHABATIQUE DES AUTEURS ANCIENS 107

BIBLIOGRAPHIE 109